

**Université de Montréal**

**La politique étrangère allemande depuis 1998**

*Changements et continuités  
dans l'instrumentalisation de la mémoire.*

**Par**

**Mélanie Roy**

**Département d'histoire**

**Faculté des arts et des sciences**

**Mémoire présenté à la Faculté des  
études supérieures  
en vue de l'obtention du grade de  
Maître ès arts (M.A.)**

**Juillet, 2005**

**© Mélanie Roy, 2005**



D

7

U54

2006

v. 001

**Direction des bibliothèques**

**AVIS**

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

**NOTICE**

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

**Université de Montréal**  
**Faculté des études supérieures**

**Ce mémoire intitulé :**

**La politique étrangère allemande depuis 1998 :  
*Changements et continuités*  
*dans l'instrumentalisation de la mémoire.***

**présenté par :**

**Mélanie Roy**

**a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :**

**Yakov Rabkin**

**Paul Létourneau**

**Samir Saul**

**Mémoire accepté le : 21 octobre 2005**

## Sommaire

Ce mémoire de maîtrise propose une analyse constructiviste de la politique étrangère allemande depuis les années quatre-vingt-dix. L'analyse met en relief les facteurs identitaires, historiques et normatifs qui ont influencé l'élaboration de la politique étrangère de la coalition SPD-Vert. Parmi ces facteurs, l'auteur met l'accent sur l'histoire et la mémoire de l'holocauste et la façon dont celle-ci a été instrumentalisée par les élites intellectuelles et politiques, afin de donner une orientation politique aux représentations de la nation allemande et à la politique étrangère de l'État allemand.

Après un premier chapitre empirique sur l'évolution de la politique étrangère allemande, l'auteur passe en revue, dans le second chapitre, différents débats sur les interprétations des éléments de continuité et de rupture dans l'élaboration et la formulation de la politique étrangère durant les deux dernières décennies. Sa thèse et contribution principale sont de démontrer que si plusieurs éléments de continuité caractérisent le passage du gouvernement du CDU-CSU à celui de la coalition SPD-Vert, cette nouvelle coalition transforma les relations entre la société civile et l'État en Allemagne. Cette transformation réside dans le fait que le ministre des Affaires étrangères des verts, Joschka Fischer, mobilisa pour la première fois la mémoire de l'Holocauste afin de convaincre le segment le plus pacifiste de la société civile de la nécessité du recours à la force dans certains conflits. L'apogée de cette transformation dans les discours de Fischer fut sa réaction au massacre de Srebrenica en 1995. Il opéra ainsi une transformation de la notion de responsabilité historique en dressant différents parallèles entre les crimes nazis et ceux qui se déroulaient en Europe. Cette utilisation de la mémoire permit de convaincre une portion significative du Parti vert qu'il fallait procéder à la remilitarisation de la politique étrangère allemande.

## Abstract

This master's degree thesis presents a constructivist analysis of the German foreign policy since the eighties. The analysis is highlighting identity related variables, historical and normative, that did influence the development of the SPD-Green coalition's foreign policy. Among these factors, the author emphasizes the history and the memory of the Holocaust and the ways in which it has been instrumentalized by elites, intellectuals and politicians, in order to give a political orientation to the social representations of the German nation and to the foreign policy of the German state.

Following a first empirical chapter on the evolution of the German foreign policy, in the second chapter, the author go over different debates regarding the interpretation of elements of continuities, changes and ruptures in the elaboration and formulation of the German foreign policy over the last two decades. The author's thesis and main contribution is to demonstrate that if many elements of continuity characterize the transition of the CDU-CSU coalition to the SPD-Green coalition, this new coalition did transformed relations between the civil society and the German state. This transformation rests in the fact that the foreign policy minister of the Green, Joschka Fischer, did mobilize, for the very first time, the holocaust memory in order to convince the most pacifist segment of the German civil society of the need to resort to force in certain conflicts. The apogee of this transformation can be observed in Fischer's speeches following the Srebrenica massacre in 1995. Fischer did used these events to transform the notion of the historic German responsibility by establishing a parallel with Nazi crimes during the last world war and those events that were happening in Europe. Using these memories allowed him to convince the majority of the Green party of the need to re-militarize the German foreign policy.

## TABLE DES MATIÈRES

|  |             |
|--|-------------|
| Sommaire   | p.i         |
| Abstract   | p.ii        |
| Table des matières   | p.iii       |
| Liste des abréviations   | p.v         |
| Remerciements  | p.vi        |
| <br>   |             |
| <b>INTRODUCTION</b>  | <b>p.1</b>  |
| <br>   |             |
| <b>CHAPITRE 1 : La politique étrangère allemande depuis la réunification</b>                 | <b>p.11</b> |
| 1. <u>La politique étrangère allemande de 1990 à 1998.</u>                                   | p.16        |
| 1.1. La guerre du Golfe persique (1991)  | p.17        |
| 1.2. La crise serbo-croate (1991-1992)   | p.20        |
| 1.3. La Somalie (1992-1994)  | p.21        |
| 1.4. La guerre de Bosnie (1995)  | p.23        |
| 2. <u>La politique étrangère allemande depuis 1998.</u>                                      | p.29        |
| 2.1. La guerre au Kosovo (1998-1999)   | p.29        |
| 2.2. Macédoine (2000-2001)   | p.34        |
| 2.3. La guerre en Afghanistan (2001)   | p.36        |
| 2.4. La guerre en Irak (2003)  | p.38        |
| <br>   |             |
| <b>CHAPITRE 2 : Analyses comparatives et identitaire de la politique étrangère allemande</b> | <b>p.43</b> |
| 1. <u>Analyses comparatives de la politique étrangère depuis 1990</u>                        | p.44        |
| 1.1. Continuité ou rupture   | p.46        |
| 1.2. Normalisation   | p.51        |
| 1.3. <i>Sonderweg</i> et intérêt national  | p.54        |
| 1.4. Atlantisme ou européenisme  | p.56        |
| 2. <u>Analyses identitaires de la politique étrangère</u>                                    | p.60        |
| 2.1. Post-sovereign foreign policy identity  | p.60        |
| 2.2. Civilian Power  | p.62        |

|  |      |
|--|------|
| <b>CHAPITRE 3 : L'holocauste et la politique étrangère allemande</b>                       | p.68 |
| 1. <u>Les débats historiographique après la Seconde Guerre mondiale</u>                    | p.71 |
| 1.1. Position politiques contestées et contestables  | p.73 |
| 1.2. L' <i>Historikerstreit</i>  | p.76 |
| 2. <u>Réunification de l'Allemagne : Le retour à la querelle des historiens après 1990</u> | p.86 |
| 2.1. Le débat Goldhagen  | p.86 |
| 2.2. L'holocauste et la politique étrangère allemande depuis 1998                          | p.89 |
| <br>   |      |
| <b>CONCLUSION</b>  | p.93 |
| <br>   |      |
| <b>BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE</b>   | p.99 |



## Liste des abréviations

Bundeswehr : Armée allemande

Bundestag : Parlement allemand

CDU : Christlich Demokratische Union (Union chrétienne-démocrate)

CSU : Christlich Soziale Union (Union chrétienne-sociale)

FDP : Freidemokratische Partei (Parti démocratique libre)

Heimat : région natal, pays natal. « gens du pays = die Einheimischen ».

Historikerstreit : Querelle des historiens

ONU : Organisation des Nations Unies

OTAN : Organisation du Traité Atlantique Nord

PDS : Parti de la démocratie socialiste

Sonderweg : Voie particulière allemande

SPD : Sozialdemokratische Partei Deutschland (Parti social-démocrate de l'Allemagne)

UE : Union Européenne

## Remerciements

La réalisation de ce mémoire n'aurait pas été possible sans l'appui de mon directeur, Paul Létourneau et son ouverture sur l'interdisciplinarité.

D'autres personnes ont aussi contribué : je tiens à remercier Alex Macleod et Benoit Lemay pour leurs orientations bibliographiques. Également Lorraine Cyr pour son aide logistique et son dévouement pour les étudiants des cycles supérieurs. Merci à Suzanne Langlois pour avoir su communiquer ses passions.

Merci à Mark Webber et Michael Brown, du *Canadian Centre for German and European Studies* et du *York Centre for Jewish Studies*, pour me permettre de poursuivre ces études dans de nouvelles directions.

J'aimerais remercier des personnes dont l'amitié et l'écoute m'ont permis de surmonter les obstacles que j'ai rencontrés : Corinne Lanthier, Geneviève Martin, Miriam Rabkin, Andrea Goertler, Éric Dusseault, Éric Mauras et Nicolas Jolicoeur.

La réalisation de mes études n'aurait été possible sans l'appui inconditionnel de mes parents tout au long de mon cheminement. Merci à ma mère, Suzanne Brodeur, pour ses encouragements et son aide. Merci à mon père, Serge Roy, pour ses corrections et commentaires.

Enfin, merci à F.Guillaume Dufour pour son soutien intarissable au cours de ces deux années. Sa présence affectueuse, ses précieux conseils et ses corrections ont contribué à la réalisation de ce mémoire. De plus, son sens critique et ses connaissances m'ont permis de me dépasser.

Fernand Braudel, décrivait l'histoire comme la « durée sociale, ces temps multiples et contradictoires de la vie des hommes, qui ne sont pas seulement la substance du passé, mais aussi l'étoffe de la vie sociale actuelle »<sup>1</sup>. C'est dans cet ordre d'idées que je soutiens que l'analyse de la politique étrangère ne peut être comprise en dehors de son cadre historique. L'histoire nous permet de comprendre comment se façonnent les orientations politiques et comment évoluent les acteurs de la politique étrangère. Les variables qui influencent l'évolution de la politique étrangère à travers le temps sont d'ordre social, politique, économique et culturel. Dans ce travail, je vais m'intéresser davantage aux aspects normatif et identitaire de ces changements, c'est-à-dire à l'évolution des valeurs, des représentations identitaires et des intérêts véhiculés à travers les discours et les décisions politiques des partis politiques depuis la réunification allemande.

La grande partie de cette recherche porte sur la politique étrangère allemande depuis la réunification en 1990, avec un accent particulier sur les développements depuis 1998. En effet, la politique étrangère du gouvernement de Gerhard Schröder, chancelier et représentant du Parti social-démocrate jusqu'en 2004 et de Joschka Fischer, ministre des Affaires étrangères et chef du Parti vert a suscité beaucoup d'intérêt quant aux positions prises par cette coalition dans les conflits, enjeux et événements internationaux.

---

<sup>1</sup> Fernand Braudel, *Écrits sur l'histoire*, Paris, Flammarion, 1969, p.43.

Les écrits sur le sujet traitent cette problématique de plusieurs façons. Certains abordent l'évolution de la politique étrangère allemande en mettant l'accent sur les changements au sein des institutions politiques (fin de la Guerre froide; siège au Conseil de sécurité de l'ONU; intégration européenne). D'autres auteurs situent davantage cette évolution au niveau de l'histoire économique et font ressortir les contraintes économiques que fait peser une économie globalisée sur le comportement des élites allemandes. Enfin, certains cherchent à comprendre cette évolution davantage au niveau de la transformation des normes et des principes qui accompagne l'arrivée de la coalition au pouvoir.

L'hypothèse à l'origine de cette recherche est que ces deux premiers aspects de l'historiographie identifient des éléments cruciaux du contexte dans lequel la nouvelle coalition a eu à faire des choix politiques. Toutefois, ils doivent être complétés par une prise en compte détaillée de la façon dont la nouvelle coalition, et le Parti vert en particulier, est intervenue au sein du cadre normatif à l'intérieur duquel la politique étrangère allemande est élaborée et formulée. À travers son discours politique, cette coalition a légitimé certaines pratiques en matière de politique étrangère, qui étaient encore considérées inacceptables ou du moins peu légitimes dans un passé récent<sup>2</sup>. Cette analyse portera donc sur les discours qui ont permis de souligner les changements normatifs survenus dans l'énoncé de la politique étrangère, appuyé par différentes analyses constructivistes de celle-ci. Les intérêts politiques et économiques, qui ont pu mener le gouvernement de coalition SPD-Vert à défendre des positions particulières en

---

<sup>2</sup> Je fais ici référence à différentes positions adoptées par la coalition au pouvoir issues du débat des historiens, à la façon d'aborder l'Holocauste dans la politique étrangère, ainsi qu'aux décisions prises en matière de politique de sécurité et de défense.

matière de politique étrangère, ne seront pas abordés systématiquement permettant de se concentrer davantage sur la façon dont certaines politiques ont été légitimées.

Ainsi dans ce mémoire, j'aborderai la politique étrangère allemande en montrant comment sa formulation est au cœur du débat sur les représentations que se font différents acteurs de la vie politique allemande de l'identité des Allemands. Je tenterai de répondre à la question suivante : En quoi les enjeux liés à la formation de l'identité allemande peuvent nous amener à une meilleure compréhension des changements dans la politique étrangère en Allemagne depuis 1998 ? Pour répondre à cette question, une remise en contexte de la politique étrangère allemande et des formes de mise en discours sur lesquels elle s'est appuyée, afin de légitimer certaines politiques de la coalition au pouvoir, sera présentée. Ensuite, les positions des différents historiens et théoriciens sur la politique étrangère allemande seront exposées. Enfin, je tenterai de répondre à la question principale en tenant compte de la problématique des représentations identitaires en Allemagne et en la mettant en relation avec l'*Historikerstreit*.

Je soutiens dans cette recherche que l'orientation de la politique étrangère allemande ne peut se comprendre à travers les seules analyses néo-réalistes ou néo-libérales qui prennent comme objet l'État en tant qu'agent ou en tant que structure<sup>3</sup>, mais qu'elle doit être saisie à la lumière d'une analyse constructiviste de l'intersubjectivité<sup>4</sup>. Selon le politologue Rodney Bruce Hall, « the State is just the rational, bureaucratic, institutional manifestation of societal collective identity, of the nation, in the age of

---

<sup>3</sup> Alex Macleod, Evelyne Dufault et F. Guillaume Dufour, *Relations internationales : Théories et concepts*, Montréal, Éditions Athéna, 2004, p. 112.

<sup>4</sup> « La notion d'intersubjectivité signifie le fait que des idées, des valeurs ou des normes soient largement partagées par les membres d'un groupe, d'une société ou même d'un État. Selon les constructivistes, dans le domaine des relations internationales, ces idées, valeurs et normes ne comptent que dans la mesure où elles sont effectivement intersubjectives. » *Ibid.*, p. 199.

nationalism »<sup>5</sup>. Ainsi, pour cette partie du travail, l'analyse de la politique étrangère devra s'appuyer sur des outils conceptuels empruntés à d'autres disciplines, entre autres, aux travaux de Maja Zehfuss sur le constructivisme, ainsi que sur ceux de Jürgen Habermas sur l'intersubjectivité<sup>6</sup>.

Le cadre d'analyse constructiviste de la politique étrangère prend en compte plusieurs éléments tels que les normes sociales et collectives qui ont été promues dans les discours des élites au pouvoir depuis la réunification. La diffusion de ces principes et l'adhésion à ceux-ci par une partie de l'électorat allemand a permis l'évolution d'une certaine conception de l'identité allemande à travers la politique étrangère. Toutefois, il n'y a pas consensus autour de ces repères identitaires véhiculés dans les discours du ministre Fischer, dont la conception de l'identité, fortement influencée par Habermas, ne satisfait pas ceux qui prônent un renouveau du nationalisme allemand.

### ***Méthodologie et sources***

Le constructivisme a été popularisé dans les années soixante-dix dans des domaines tels que la sociologie, l'anthropologie et la philosophie<sup>7</sup>. Ce n'est qu'au début des années quatre-vingt-dix que cette approche s'est développée dans le champ des relations internationales. Selon les variantes de ce type d'analyse théorique, les constructivistes s'intéressent à la production et à la reproduction des normes et des valeurs à travers les structures, les discours et les contextes sociolinguistiques (économique, linguistique,

---

<sup>5</sup> Rodney Bruce Hall, *National Collective Identity : Social Constructs and International Systems*, New York, Columbia University Press, 1999, p.27.

<sup>6</sup> Maja Zehfuss, *Constructivism in International Relations. The Politics of Reality*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002; Jürgen Habermas, *Logique des sciences sociales*, Paris, Presses Universitaires de France, 1982.

<sup>7</sup> Audie Klotz et Cecelia Lynch, « Le constructivisme dans la théorie des relations internationales », *Critique internationales*, no.2 (hiver 1999), p.51.

géographique, etc.). Selon eux, « les institutions et les structures sont fondamentalement des constructions sociales »<sup>8</sup> dont la compréhension passe par l'analyse des normes et des valeurs véhiculées et partagées par une communauté donnée. L'orientation de la politique étrangère est ainsi influencée par les normes et les valeurs des institutions sociales qui en définissent les balises: « Actor behaviour is guided by social norms defined as intersubjectively shared, value-based expectations of appropriate behaviour »<sup>9</sup>. La politique étrangère ne peut donc être analysée sans considérer tant les facteurs internes qu'externes. Elle s'inscrit au sein d'un régime normatif et non seulement au sein de la logique anarchique du système international comme le soutiennent les néoréalistes<sup>10</sup>.

Il en découle que l'analyse de l'orientation de la politique étrangère allemande, en général, et dans le cas de l'Allemagne, ne peut se faire sans prendre en compte le contexte social et normatif au sein duquel ont évolué les partis politiques au *Bundestag* depuis la réunification. Une analyse des discours de la coalition au pouvoir en matière de politique étrangère permettra de relever de quelle façon les décideurs politiques justifient leurs positions en intervenant dans un cadre normatif indissociable des paramètres fixés par la mémoire allemande. Enfin, une enquête portant sur le contexte national dans lequel ont évolué les factions au pouvoir sera exposée, en mettant l'accent sur les cultures de partis lors de conflits armés.

---

<sup>8</sup> *Ibid.*, p.53.

<sup>9</sup> Volker Rittberger, *German Foreign Policy Since Unification : Theories and Case Studies*, Manchester & New York, Manchester University Press, 2001, p.106.

<sup>10</sup> Alex Macleod et all. *op. cit.*, p.113.

### ***Contexte historique de la recherche***

Pour les fins de ce travail, il faut remonter jusqu'à la Seconde Guerre mondiale pour aborder différents thèmes qui permettent de dresser le contexte au sein duquel a évolué la politique étrangère allemande. Toutefois, cette borne temporelle ne saurait être identifiée comme l'origine de la politique étrangère allemande d'aujourd'hui, l'ampleur du travail que représenterait de remonter à la République de Weimar et même à l'Allemagne de Bismarck oblige à me limiter à cinquante ans d'histoire. Cette recherche se concentre donc sur certains éléments de l'histoire des cinquante dernières années afin d'interpréter l'évolution de la politique étrangère allemande au niveau normatif : l'Holocauste, la querelle des historiens, la politique étrangère allemande depuis la réunification et après l'arrivée de la coalition des socio-démocrates et des verts.

### ***État de la question***

Parmi les analystes de la politique étrangère allemande qui se sont intéressés à la période des années quatre-vingt-dix jusqu'à aujourd'hui, plusieurs constructivistes tels que Scott Erb, Sebastian Harnisch et Hanns W. Maull, soutiennent qu'il y a eu un changement dans la politique étrangère au cours des dix dernières années, notamment, parce que les élites au pouvoir ont une manière différente d'intervenir au niveau normatif, ce qui a une influence sur la façon dont les différents acteurs définissent l'identité allemande. D'autres auteurs, tel que Florence Gauzy et Christina Colombier, arguent l'un qu'il y a rupture, l'autre qu'il y a continuité depuis l'arrivée au pouvoir de la coalition des verts et des socio-démocrates. Tandis que d'autres défendent qu'il y a une normalisation de la



politique étrangère allemande entre 1994 et 2005<sup>11</sup>. Ces positions prennent leur sens dans un contexte social et politique, mais également historique. Je tenterai ainsi de les mettre en perspective en regard du cadre historique et normatif où elles prennent place.

### ***Problématique***

Dans cette recherche, je tenterai de répondre à la question suivante : en quoi une analyse de la construction identitaire à travers la politique étrangère allemande peut nous amener à une meilleure compréhension de l'orientation de la coalition au pouvoir depuis 1998 et des changements dans la politique étrangère ? Pour répondre à cette question, une remise en contexte de la politique étrangère allemande, en relation avec les positions des gouvernements au pouvoir depuis 1990, sera présentée. Cette analyse comparative s'effectuera à partir d'un examen approfondi des discours et entrevues du ministre des Affaires étrangères, Joschka Fischer, et du chancelier, Gerhard Schröder.

Ensuite, les différentes interprétations des politologues, théoriciens et historiens du sujet seront mises en perspectives, afin de saisir les fondements de leur argumentation dans une perspective comparative. Plusieurs auteurs présentent différentes visions de la politique étrangère allemande depuis 1990 et plusieurs méthodes d'analyses sont utilisées pour appuyer leurs positions. Il est particulièrement intéressant de souligner les différentes contributions de ces recherches à la compréhension du modèle politique de la coalition au pouvoir depuis 1998. L'analyse de

---

<sup>11</sup>Eckhard Lübckemeier, « Continuity Amid Change. German Post-Wall and Post-Kohl Foreign and Security Policy », dans Hans Stark, dir. *Les Cahiers de l'IFRI : La politique étrangère de la nouvelle Allemagne*, Paris, (2000), p.11-37. ; Mitchell G. Ash, « Becoming Normal, Modern, and German (Again?) », dans Michael Geyer, dir. *The Power of Intellectuals in Contemporary Germany*, Chicago and London, The University of Chicago Press, 2001, p.295-313.

l'état de la recherche effectuée précédemment dévoile d'ailleurs une partie de ce débat qui sera approfondi dans cette section.

Enfin, les différentes querelles historiographiques liées à la problématique identitaire allemande depuis la Seconde Guerre mondiale seront exposées. L'*Historikerstreit* s'avère un aspect incontournable dans les débats sur les représentations sociales de l'histoire allemande. Une explication du contexte politique et social permettra de mieux comprendre les positions défendues à travers les discours de la coalition au pouvoir depuis 1998 et de les insérer dans la perspective plus large de l'historiographie liée à l'Holocauste.

### ***Énoncé des hypothèses de travail***

L'analyse de l'orientation de la politique étrangère en Allemagne ne peut se faire sans soulever la problématique identitaire allemande. Les valeurs défendues par le gouvernement de Schröder et de Fischer, que ce soit en matière d'environnement, de droits de l'homme ou de coopération au sein d'organes ayant une légitimité supranationale, ont une grande influence sur l'orientation de la politique extérieure. Ces valeurs sont le reflet de ceux qui ont élu ce gouvernement, sans toutefois faire consensus. Des dissensions au sein même de la société allemande amènent un questionnement sur l'évolution et la transformation des marqueurs identitaires en Allemagne. La formulation des politiques en matière d'immigration et au sujet des réfugiés est symptomatique de ces dissensions. Le ministre des Affaires étrangères, Joschka Fischer, montre une volonté de changer les mentalités en se faisant le porte-parole non pas d'un nationalisme allemand traditionnel, mais d'une conception civique

de l'identité, autant au niveau allemand qu'europpéen. Ainsi, une transformation discursive de la politique allemande s'est opérée dont l'objectif est de légitimer une politique étrangère plus interventionniste dans le domaine militaire auprès d'une base électorale en partie pacifiste et fidèle aux valeurs des droits de l'homme. De façon plus spécifique, le changement discursif qui me paraît important dans le discours politique des verts entre 1995 et 2005 est que pour la première fois, ils mobilisent la mémoire des crimes de la Deuxième Guerre non plus à des fins pacifistes, mais pour justifier un recours à la force.

### ***Importance de la problématique***

Expliquer la politique étrangère allemande dans cette perspective permettra d'apporter une contribution à ce débat historique et politique. L'interdisciplinarité est au cœur de la problématique présentée. La nécessité de recourir à des analyses de différentes disciplines, que ce soit la science politique, l'histoire, la philosophie ou la sociologie, pour comprendre la politique étrangère allemande démontre l'importance de transgresser le cadre des théories traditionnelles de la politique étrangère. Selon Maja Zehfuss, auteure de *Constructivism in International Relations*, « constructivism build a bridge between different approaches »<sup>12</sup>. Ce pont est créé par les fondements de l'analyse constructiviste, qui prend en considération l'évolution historique des variables socio-culturelles de la politique étrangère. Zehfuss soutient que « le monde social est construit, pas donné » et il en va de même pour la politique étrangère allemande. L'analyse doit ainsi prendre en considération l'histoire afin d'évaluer les changements réels de la

---

<sup>12</sup> Maja Zehfuss, *op. cit.*, 2002, p.5.

politique. L'analyse des intérêts politico-économiques ne saurait être complète sans considérer les changements au niveau normatif.

## **CHAPITRE 1**

### **La politique étrangère allemande depuis la réunification**

## La politique étrangère allemande depuis la réunification

L'objectif de ce travail est d'analyser la politique étrangère de la coalition du Parti vert et du Parti social-démocrate au pouvoir depuis 1998. Ce chapitre expose l'évolution des positions des différents gouvernements allemands depuis 1990 en matière de politique étrangère. Il s'agit d'un retour historique sur les débats entre les factions au pouvoir et les décisions politiques relevant des Affaires étrangères qui ont été prises dans des contextes stratégiques spécifiques. Une analyse comparative diachronique permettra de mettre en relief les différences ou les similitudes au niveau normatif de la politique étrangère du gouvernement de Helmut Kohl, chancelier allemand de 1990-1998 et du gouvernement vert-social-démocrate (1998 à aujourd'hui). Les différents événements qui marquèrent la politique étrangère du gouvernement de Kohl et de Schröder seront présentés, afin de mettre en perspective les positions respectives et leurs implications morales et identitaires. Comme nous le verrons, les décisions politiques en matière de sécurité et de défense sont largement influencées par trois principaux éléments : les balises normatives inscrites dans la Loi fondamentale, les représentations de la nation allemande et les valeurs défendues au sein des partis politiques.

La Loi fondamentale promulguée en 1949 en RFA est la base de la Constitution allemande et fait depuis partie de la Constitution de l'Allemagne unie<sup>1</sup>. Elle vit le jour dans l'immédiat après-guerre et constituait un des premiers pas du gouvernement allemand pour condamner le génocide perpétré sous le III<sup>e</sup> Reich. C'est elle qui

---

<sup>1</sup>Serge Bernstein et Pierre Milza, *L'Allemagne de 1870 à nos jours*, Paris, Armand Colin, 1999, p.271.

détermine les balises des actions gouvernementales et qui définit les droits de l'homme inscrits dans le premier article. L'Holocauste et les responsabilités allemandes à l'égard de la Seconde Guerre mondiale sont en quelque sorte le socle moral de sa formulation. Toutefois, les différentes interprétations qu'en font les acteurs politiques depuis 1990 ont amené de nombreuses querelles au sein du *Bundestag*.

Andrei S. Markovits et Simon Reich, deux politologues américains, identifient trois grandes tendances quant à l'interprétation de la Loi fondamentale en matière de sécurité et de défense<sup>2</sup>. La première, qu'ils identifient comme l'interprétation étroite de la défense, soutient que l'armée allemande ne peut être déployée que dans le cas où le territoire de l'Allemagne a été attaqué. Cette interprétation est largement adoptée par les factions de gauche antimilitaristes, tel que l'aile pacifiste du Parti vert et le PDS. La seconde, identifiée comme une interprétation modérée, explique que la *Bundeswehr* peut participer à la défense des pays membres de l'OTAN ou de l'Union européenne, à laquelle adhère une bonne partie du SPD. Finalement, la troisième interprétation soutient que l'armée allemande peut intervenir pour la défense des pays du Tiers-monde et plaide pour une utilisation plus extensive de la *Bundeswehr*, tel que le CDU et le CSU le préconisent<sup>3</sup>. Il n'en demeure pas moins que les partis au pouvoir sont soumis à la Loi fondamentale, laquelle stipule que toute intervention militaire en dehors du territoire allemand doit être approuvée par le *Bundestag* par un vote à la majorité. Le conflit entourant la participation de l'armée allemande au Kosovo révéla d'importantes divisions entourant ces différentes interprétations de la Loi fondamentale.

---

<sup>2</sup>Andrei S. Markovits et Simon Reich, *The German Predicament. Memory and Power in the New Europe*, New York, Cornell University Press, 1997, p.141.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p.144.

Plusieurs analyses font état d'un changement de la politique étrangère depuis l'arrivée au pouvoir de la coalition SPD-Vert en 1998<sup>4</sup>. D'autres, au contraire, mettent l'accent sur les éléments de continuité entre les politiques du gouvernement de Helmut Kohl (CDU) et de Gerhard Schröder (SPD)<sup>5</sup>. Il est essentiel de saisir le contexte au sein duquel la coalition a été élue, afin d'évaluer l'évolution normative réelle du gouvernement de coalition.

Depuis la Deuxième Guerre mondiale, la participation allemande dans les différents conflits militaires a été critiquée autant au niveau national qu'international. En fait, jusqu'en 1990, la politique économique d'orientation keynésienne, l'allégeance au multilatéralisme<sup>6</sup> et la reconstruction d'une identité nationale basée sur la Loi fondamentale ont été les traits caractéristiques de la politique du gouvernement de la République fédérale allemande<sup>7</sup>. Toutes tentatives de sortir de ce cadre multilatéral et antimilitariste étaient étroitement surveillées par l'opinion publique nationale et internationale. Différents acteurs de la politique étrangère allemande se sont afférés à démontrer que l'Allemagne est, ou devrait être, un État pacifique profondément attaché aux valeurs de l'Ouest et prêt à agir dans un cadre multilatéral au sein des institutions internationales. Les discours du chancelier et du ministre des Affaires étrangères légitimant ou non de telles participations sont ainsi de bons indicateurs des points de continuité et de rupture dans la formulation de la politique étrangère, mais aussi de

---

<sup>4</sup> Parmi ces auteurs, il y a Florence Gauzy, dont la thèse sera exposée davantage dans le chapitre 2.

<sup>5</sup> Parmi ces auteurs Christina Colombier et Eckhard Lübke.

<sup>6</sup> Par multilatéralisme, j'entend, non seulement la collaboration du gouvernement allemand dans le cadre d'institutions internationales, mais également dans la réalisation du projet européen.

<sup>7</sup> Andrei S. Markovits et Simon Reich, *op. cit.*, p.138.



l'interprétation que fait l'administration au pouvoir de la responsabilité allemande à l'égard de l'Holocauste<sup>8</sup>.

---

<sup>8</sup> Ce dernier élément sera davantage exploré dans le troisième chapitre.

## 1. Politique étrangère et de sécurité en Allemagne de 1990 à 1998

La réunification des deux Allemagnes est devenue officielle le 3 octobre 1990. L'Allemagne est redevenue un État à part entière et les Allemands de l'Ouest et de l'Est se sont retrouvés pour ne former qu'un seul peuple, *wir sind ein volk*, après que ces deux populations aient traversé quarante années marquées par des expériences historiques profondément différentes. C'est le gouvernement de Helmut Kohl, élu le 18 mars 1990, qui eut le mandat de diriger cette nouvelle Allemagne, ou plutôt cette nouvelle agglomération de la RFA, accompagné de son vice-chancelier et ministre des Affaires étrangères, Hans-Dietrich Genscher. Après plus d'une centaine d'années de profonds bouleversements et une quarantaine de tutelle, l'Allemagne unie redevenait souveraine, mais elle portait toujours le fardeau de son passé. La réunification provoqua une remise en question des valeurs du gouvernement allemand et de sa politique étrangère. Plusieurs auteurs soulignaient l'importance pour le gouvernement d'adopter une ligne de conduite en accord avec les valeurs de l'Ouest et une politique étrangère pacifique. Au sein de la société allemande, les marqueurs et les points de repère de l'identité allemande furent fortement débattus. C'est très rapidement dans ce contexte d'après-guerre froide que le gouvernement de Kohl eut à se positionner face à des situations d'instabilité et de violations des droits de l'homme dans les Balkans et en Afrique. Le politologue américain, Scott Erb, souligne que le Chancelier fut confronté à des conflits internationaux qui entraînaient un changement de la perception du rôle de la politique étrangère, en matière de sécurité et de défense :

As Germans confronted dilemmas involving dictators, human rights atrocities, and scepticism about when and how to use the military, they slowly built a new consensus about the use of military power, accepting that it is at times necessary but that it must be multilateral, focused on enforcing

international law or ending human rights abuses, and limited in scope and purpose<sup>9</sup>.

Cependant, cette ré-articulation de la politique étrangère n'était pas un phénomène spécifique à l'Allemagne, elle s'insérait dans un contexte beaucoup plus large, celui des transformations de l'espace politique européen et mondial.

### 1.1. La guerre du Golfe (1991)

Différentes crises politiques ont marqué les relations internationales aux lendemains de la réunification. Ces nouveaux enjeux internationaux ont entraîné une remise en question des fondements de la politique étrangère de la RFA et de son rôle depuis la Seconde Guerre mondiale. L'intervention militaire en Irak en 1991 apparaissait comme une opportunité pour le gouvernement allemand de démontrer son profond attachement aux valeurs de l'Ouest.

La politologue Nina Philippi identifie trois obstacles à ce que le gouvernement allemand s'engage militairement dans la guerre du Golfe au lendemain de la réunification : d'abord, des motifs historiques faisant référence à l'histoire du III<sup>e</sup> Reich; ensuite, la crainte suscitée par un éventuel recours à la force au sein de l'opinion publique; enfin, la méfiance des gouvernements français, britannique et israélien à propos du retour d'une puissance militaire allemande<sup>10</sup>.

Le CDU, alors au pouvoir, se montrait favorable à un appui militaire à une opération dans un cadre multilatéral avec les États-Unis et l'appui de l'ONU<sup>11</sup>. La population allemande, qui était favorable à une action internationale contre l'Irak,

---

<sup>9</sup> Scott Erb, *German Foreign Policy*, London, Lynne Rienner Publishers, 2003, p 149.

<sup>10</sup> Sebastian Harnisch et Hanns W. Maull, *Germany as a Civilian Power? The foreign policy of the Berlin Republic*, Manchester & New York, Manchester University Press, 2001, p.50-51.

demeurait réticente face à un engagement militaire de la *Bundeswehr*<sup>12</sup>. Les membres du Parti social-démocrate, évoquant les leçons de la Deuxième Guerre mondiale, étaient inquiets des conséquences de la guerre sur les populations civiles<sup>13</sup>. Selon Erb, c'est une attaque irakienne de missiles SCUD contre l'État d'Israël qui fut l'événement qui amena le SPD à réexaminer ses positions sur l'intervention en Irak et qui vint lui apporter une plus grande légitimité dans l'optique des membres du parti<sup>14</sup>. Quant aux verts, divisés entre une aile traditionnellement pacifiste et une aile critique à l'égard de la dictature de Saddam Hussein, ils s'opposaient majoritairement à la guerre<sup>15</sup>. Lothar Gutjahr, politologue allemand, explique que le Parti vert ne voyait pas d'un bon oeil la dépendance allemande à l'égard de la puissance hégémonique américaine<sup>16</sup>.

Le débat devint tellement virulent autour de la décision d'entrer en guerre, que les avocats de la guerre au Bundestag, autant chez les socio-démocrates que les chrétien-démocrates, eurent recours à de nombreuses comparaisons qui mettaient sur le même plan Saddam Hussein et Adolf Hitler, afin d'appuyer l'offensive militaire. Ces parallèles visaient à construire une menace d'une telle envergure, qu'aux yeux de l'opinion publique allemande, elle nécessiterait le recours à des mesures exceptionnelles. Une multiplication d'analyses du rôle joué par l'Allemagne dans l'armement de l'Irak<sup>17</sup> pressaient le gouvernement allemand à prendre position dans le conflit. Ce qu'il fit par

---

<sup>11</sup> Scott Erb, *op. cit.*, p.151.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p.150.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p.153.

<sup>14</sup> *Idem.*

<sup>15</sup> Lothar Gutjahr, *German Foreign and Defence Policy after Unification*, London & New York, Pinter Publishers, 1994, p.159.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p.160.

<sup>17</sup> « 'German gas' (Iraki chemical weapons made partially with German assistance) ». : Scott Erb, *op. cit.*, p.153.

une contribution de 16 milliards de marks allemands à l'opération *Tempête du désert*<sup>18</sup> en plus d'une aide logistique importante<sup>19</sup>. Au début de l'été 1991, l'envoi de 2000 soldats a permis l'approvisionnement en denrées aux réfugiés kurdes en Turquie et en Iran<sup>20</sup>.

La guerre du Golfe a incité le gouvernement de l'époque à repenser la constitutionnalité des missions menées à l'extérieur du territoire national. Cette révision ne se concrétisa juridiquement qu'en 1994 et fut appuyée par le CDU, le CSU et le FDP<sup>21</sup>. L'article 87 a II du droit constitutionnel stipulait originalement que les forces armées ne pouvaient être utilisées que pour la défense du territoire allemand à moins d'indications contraire dans la Constitution<sup>22</sup>. Plusieurs juristes se sont intéressés à l'interprétation de la Loi fondamentale soulignant que l'article 24, tel qu'il était formulé, permettait une participation militaire sous l'égide des institutions internationales mandatées, que ce soit l'ONU ou l'OTAN.

Le gouvernement de Kohl a travaillé à redéfinir le cadre normatif déterminé par la Loi fondamentale. Le 19 février 1992, le cabinet de Kohl appuyait un projet de révision des fondements militaires et stratégiques de la *Bundeswehr*<sup>23</sup>. Le projet a finalement été adopté le 26 novembre 1992 par le ministre de la défense Volker Rühe<sup>24</sup>. Cette remise en question du rôle de la *Bundeswehr*, commencée dans la foulée de la guerre du Golfe de 1991, était critiquée par les factions de gauche. Le Parti vert, mis à

---

<sup>18</sup> *Operation Desert Storm* : Guerre déclenchée le 17 janvier 1991 en Irak.

<sup>19</sup> Sebastian Harnisch et Hanns W. Maull, *op. cit.*, p.52.

<sup>20</sup> Andrei S. Markovits et Simon Reich, *op. cit.*, p.139.

<sup>21</sup> Sebastian Harnisch et Hanns W. Maull, *op. cit.*, p.113.

<sup>22</sup> Scott Erb, *op. cit.*, p.52.

<sup>23</sup> Andrei S. Markovits et Simon Reich, *op. cit.*, p.140.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p.146.

part quelques-uns des *Realos*<sup>25</sup>, souvent identifiée comme l'aile modérée du parti, tel que Joschka Fischer, Waltraud Schoppe et Hubert Kleinert, s'opposait à ce projet. Fischer, de son côté, appuyait une intervention militaire surtout après l'attaque perpétrée contre Israël<sup>26</sup>. Ainsi, le changement du rôle de la *Bundeswehr* ne s'est fait que progressivement et le contexte de la guerre dans les Balkans contribua également à cette remise en question.

### 1.2. Crise serbo-croate (1991-1992)

La montée des nationalistes dans les Balkans confronta le gouvernement allemand à de nouvelles pressions en matière de politique étrangère. Cette fois-ci le conflit qui préoccupait les Allemands se déroulait dans leur voisinage et concernait l'Europe. L'Allemagne était encore une fois rattrapée par son passé en raison du rôle joué par les Nazis dans le massacre des Serbes durant la Seconde Guerre mondiale : « At that time, there was a consensus by the majority of all German parties that the *Bundeswehr* should not be deployed to places that had been occupied by the *Wehrmacht* in the Second World War »<sup>27</sup>.

Selon Scott Erb, la volonté de Genscher dans la crise serbo-croate, était d'appuyer l'Alliance de l'Ouest et de promouvoir une solution européenne à la résolution du conflit plutôt qu'un unilatéralisme allemand. Cette position semble

---

<sup>25</sup> John Ferris explique qu'il y a quatre groupes majeurs au sein du Parti vert : les Eco-libertaires qui croient au projet écologique au sein de l'économie libérale, les fondamentalistes (*Fundis*), se réunissant autour d'un idéal écologique et pacifiste, prônent de profonds changements au sein de la société allemande, les Éco-socialistes, d'orientation marxiste, croient à l'interrelation entre les politiques sociales et écologiques, et s'opposent à l'État capitaliste, enfin les réalistes (*Realos*) préconisent la voix conciliante, prêts à coopérer avec d'autres partis afin de faire avancer leur propre agenda. Les deux factions les plus importantes par leur nombre d'allégeances idéologiques sont les *Fundis* et les *Realos* dont les querelles alimentent le débat autour des valeurs défendues par le parti : John Ferris, ed., *Realism in green politics : Social movements and ecological reform in Germany*, Manchester and New York, Manchester University Press, 1993, p.11

contredire la tendance des théoriciens réalistes et néoréalistes à interpréter l'implication du gouvernement allemand dans les Balkans, comme la volonté de l'Allemagne, d'étendre son pouvoir dans les pays d'Europe de l'Est.

Les conflits civils en ex-Yougoslavie ont entraîné également le Parti social-démocrate à réviser sa position en matière d'intervention militaire et sur le degré d'implication de la *Bundeswehr*. Il se rapprochait de plus en plus des positions défendues par les chrétiens-démocrates. À ce stade-ci, la participation militaire offensive n'était pas encore envisagée par les partis au pouvoir. Ils examinèrent plutôt la possibilité d'intervenir dans le cadre de missions de paix des Casques bleus onusiens.

En novembre 1992, le SPD se prononça en faveur de la participation allemande dans les missions pour le maintien de la paix de l'ONU<sup>28</sup>. La guerre du Golfe et les conflits qui se sont accentués dans les Balkans après 1991 ont contribué à une révision de la politique étrangère. Néanmoins, l'aile gauche au *Bundestag*, majoritairement pacifiste, fit contrepoids aux propositions qui préconisaient une plus grande implication militaire dans la résolution de conflits internationaux.

### 1.3. La Somalie (1992-1994)

En 1991, la Somalie, marquée par de multiples conflits civils depuis plusieurs années, fut frappée par une intensification de la crise politique qui entraîna une accentuation de la violence. Le gouvernement américain prit la décision, en décembre 1992, d'y envoyer l'armée afin d'accomplir la mission *Restore Hope*. Quelques temps après, les forces des

---

<sup>26</sup> Andrei S. Markovits et Simon Reich, *op. cit.*, p.146.

<sup>27</sup> Sebastian Harnisch et Hanns W. Maull, *op. cit.*, p.55.

<sup>28</sup> Scott Erb, *op. cit.*, p.160.

Nations Unies prirent la relève dans le cadre d'une mission pour le maintien de la paix (UNOSOM) à laquelle la *Bundeswehr* se joignit.

Erb relève que l'intervention de la *Bundeswehr* en Somalie de 1993 à 1994 sous l'égide de l'ONU<sup>29</sup> était la première occasion où le gouvernement allemand permettait l'envoi d'effectifs militaires<sup>30</sup> en dehors de l'Europe dans le cadre de mission de paix<sup>31</sup>. Selon Sebastian Harnisch et Hanns W. Maull, politologues à l'Université de Trier, la majorité des partis appuyaient cette initiative, mais, le SPD et le FDP questionnaient la légitimité constitutionnelle d'une telle opération. Ce qui eut pour effet que les forces allemandes ont été déployées dans la régions de Belet Huen avec la garanti de l'ONU que les soldats allemands seraient impliqués seulement dans une perspective humanitaire<sup>32</sup>. Cependant, cette participation ne faisait pas l'unanimité, en novembre 1993, lors du congrès du Parti vert, 90 % des membres se montraient fermement opposés à toute action militaire que ce soit sous l'emblème de l'OTAN ou de l'ONU<sup>33</sup>.

L'intervention de la *Bundeswehr* au sein de UNOSOM II, qui visait à démontrer la solidarité du gouvernement allemand au sein des institutions internationales, avait un caractère surtout symbolique selon Harnisch et Maull<sup>34</sup>. Néanmoins, cette mission s'inscrit dans le changement graduel de la perception du rôle de l'armée allemande et de l'implication du gouvernement dans la politique mondiale. Un changement qui s'est

---

<sup>29</sup> United Nation Operation in Somalia (UNOSOM II)

<sup>30</sup> 1600 soldats ont été envoyés dans le cadre de cette mission humanitaire : Paul Létourneau et Philippe Hébert, « NATO enlargement : Germany's Euro-Atlantic Design », dans Charles-Philippe David et Jacques Lévesques, dir., *The Future of NATO. Enlargement, Russia, and European Security*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1999, p.115.

<sup>31</sup> Ici, il ne faut pas confondre avec la mission de ravitaillement des réfugiés kurdes lors de la guerre en Irak de 1991, car il ne s'agissait pas d'une mission de maintien de la paix, à proprement parlé, mais plutôt d'une aide logistique; Scott Erb, *op. cit.*, p.160.

<sup>32</sup> Sebastian Harnisch et Hanns W. Maull, *op. cit.*, p.54.

<sup>33</sup> Scott Erb, *op. cit.*, p.162.

<sup>34</sup> Sebastian Harnisch et Hanns W. Maull, *op. cit.*, p.54.



amorcé au début des années quatre-vingt-dix et qui s'est poursuivie en 1994 et 1995 avec la guerre en Bosnie.

#### 1.4 La guerre en Bosnie (1995)

La poursuite des violences dans les Balkans confronta de plus en plus l'administration allemande à l'éventualité d'un appui plus important à la stabilisation de la région. Sebastian Harnisch et Hanns W. Maull expliquent que la reconnaissance de la Croatie et de la Slovénie par le gouvernement allemand en 1991-1992, le contraignait ainsi à réagir si cette reconnaissance n'était pas respectée. S'ajoutant à cette déclaration, l'occupation de Srebrenica et de Zepa par les Serbes bosniaques, situés dans la zone de protection de l'ONU, a contribué à la reprise du débat quant à une éventuelle intervention dans cette région.

Les dissensions entre les partis au *Bundestag* portaient sur l'interprétation du jugement de la Cour de Karlsruhe au sujet de la constitutionnalité d'une intervention de la *Bundeswehr*<sup>35</sup>. Le 12 juillet 1994, la Cour se prononçait sur les balises de la Constitution à la demande du gouvernement, son verdict était clair : « no changes were needed in the Basic Law to permit deployment of German troops outside NATO's defence area »<sup>36</sup>. Le gouvernement CDU/CSU avait donc l'aval pour l'envoi de troupes allemandes : « The Court had constitutionally sanctioned the beginning of a new era in German politics »<sup>37</sup>.

---

<sup>35</sup> Andrei S. Markovits et Simon Reich, *op. cit.*, p.142.

<sup>36</sup> *Idem.*

<sup>37</sup> *Idem.*

Le 30 juin 1995, le gouvernement de Kohl proposa l'envoi de 1500 soldats en Bosnie<sup>38</sup>, ce qui fut appuyé par un vote de 386 en faveur et de 258 contre au *Bundestag*<sup>39</sup>. Le SPD, reconnue antérieurement pour son adhésion aux principes de multilatéralisme et au pacifisme, demeura très divisé sur la question : il y eut 56 votes<sup>40</sup> en faveur de la participation et 158 contre<sup>41</sup>. Toutefois, l'ampleur que prit le conflit civil amena non seulement le gouvernement Kohl, mais également le Parti vert, à remettre en question leurs positions respectives.

Le massacre de Srebrenica, en juillet 1995, marque ce début du changement de position du Parti vert<sup>42</sup>: « Joschka Fischer pointed to the massacre at Srebrenica – when a refusal to use military force made it possible for the Bosnian Serbs to engage in brutal atrocities - as a point at which it had to become clear to everyone that sometimes the use of military force was not only moral, but refusal to use force might be immoral »<sup>43</sup>. Cet événement amplifia les divisions, non seulement entre les différentes factions au sein du Parti vert, entre *Fundis* (Fundamentalistes) et *Realos* (Réalistes)<sup>44</sup>, mais également au sein des différents partis représentés au *Bundestag* : « The debate was driven by arguments about the morality, the morality of using military means to achieve political ends versus the morality of doing nothing in the face of evil »<sup>45</sup>. Jürgen Habermas,

---

<sup>38</sup> Participation dans la mission IFOR et SFOR. Toutefois, Nina Philippi spécifie encore une fois qu'aucune force allemande n'avait l'autorisation de se rendre dans les zones qui furent autrefois occupées par la *Wehrmacht* : Sebastian Harnisch et Hanns W. Maull, *op. cit.*, p.56.

<sup>39</sup> Scott Erb, *op. cit.*, p.163.

<sup>40</sup> *Idem.* p.163; Markovits et Reich parle plutôt de 45 députés du SPD qui se prononcèrent en faveur : « The majority of the opposition, however, refused to support sending the Tornados to Bosnia » : Andrei S. Markovits et Simon Reich, *op. cit.*, p.145.

<sup>41</sup> Scott Erb, *op. cit.*, p.163.

<sup>42</sup> Sebastian Harnisch et Hans W. Maull, *op. cit.*, p.55.

<sup>43</sup> Scott Erb, *op. cit.*, p.164.

<sup>44</sup> Division déjà amorcée lors de l'unification des deux partis en 1991, le parti vert et la Fédération 90 (*Bündnis 90*). : E. Gene Frankland et Donald Schoonmaker, *Between Protest and Power*, San Francisco, Westview Press, 1992, p.149.

<sup>45</sup> Scott Erb, *op. cit.*, p.167.

intellectuel allemand, reconnue entre autres pour ses convictions pacifistes, appuya Fischer en affirmant que « la force dans ce cas-ci [était] nécessaire »<sup>46</sup>. Malgré les tentatives de Fischer d'engager son parti dans une remise en question d'un pacifisme inconditionnel alors que les droits humains étaient bafoués, celui-ci demeura encore très divisé<sup>47</sup>. Markovits et Reich expliquent qu'il fut dès lors la proie des critiques, certains le qualifiait d'eurocentriste, dénonçant son inaction dans le cas du Rwanda et de l'Afghanistan<sup>48</sup>. D'un autre côté, ceux qui l'appuyaient légitimaient leurs positions par l'histoire allemande : « Sympathizers rallied to Fischer's side argued that it was precisely the burden of German history which should make Leftists particularly sensitive to any renewal of fascism, especially on such a murderous scale as in Bosnia »<sup>49</sup>. Cependant, l'aile pacifiste du Parti vert considérait une éventuelle implication de l'armée allemande en Bosnie comme un retour inacceptable à une politique militaire offensive<sup>50</sup>. Ce changement discursif s'avère important parce qu'il indique que le type de stratégies rhétoriques utilisées précédemment par les partis du centre pour justifier une légitimation de l'emploi de la force, notamment les comparaisons entre Hitler et Hussein, étaient maintenant utilisées au sein même du Parti vert. Alors que les comparaisons se multipliaient entre le régime serbe et le fascisme allemand, ainsi qu'entre les camps allemands et les charniers bosniaques. Une fois de plus, la construction normative de la politique étrangère passait par l'instrumentalisation de comparaisons avec le régime nazi.

---

<sup>46</sup> *Ibid.*, p.165.

<sup>47</sup> Scott Erb, *op. cit.*, p.165.

<sup>48</sup> Andrei S. Markovits et Simon Reich, *op. cit.*, p.147

<sup>49</sup> *Idem.*

<sup>50</sup> Sebastian Harnisch et Hanns W. Maull, *op. cit.*, p.56.

Trois enjeux continuèrent à diviser le *Bundestag* : l'interprétation de la Loi fondamentale par la Cour constitutionnelle de 1994, la définition d'une conception commune de la défense et de la sécurité, ainsi que l'évaluation du degré de préparation nécessaire en vue d'un engagement militaire<sup>51</sup>. Le gouvernement allemand ne s'engagea pas directement dans la guerre en Bosnie, mis à part quelques missions de reconnaissance et humanitaires<sup>52</sup>. Les difficultés à prendre position dans le conflit en Bosnie étaient en grande partie reliées à la mémoire allemande<sup>53</sup>.

\*

Depuis la Seconde Guerre mondiale, les gouvernements de la RFA se sont montrés soucieux d'entretenir de bonnes relations avec les États-Unis. Selon Max Otte, économiste allemand, le gouvernement allemand sentait qu'il avait une responsabilité morale envers les États-Unis. Ceux-ci avaient participé au redressement de l'économie allemande au lendemain de la guerre par l'instauration d'un plan de reconstruction et d'échanges. De plus, ils avaient défendu l'instauration d'un système fédéraliste et démocratique en Allemagne de l'Ouest et fortement soutenue la réunification allemande. Les relations transatlantiques depuis la Seconde Guerre mondiale ont ainsi entraîné un mouvement de solidarité envers les États-Unis de la part des gouvernements allemands de l'Ouest. Toutefois, selon Eckhard Lübckemeier, politologue allemand, la situation économique, politique et sociale, tant sur le plan national qu'international, ayant changé

---

<sup>51</sup> Scott Erb, *op. cit.*, p.162.

<sup>52</sup> *Idem.* : Mission de maintien de la paix en Bosnie : IFOR/SFOR

<sup>53</sup> Andrei S. Markovits et Simon Reich, *op. cit.*, p.148.

depuis la réunification, la politique étrangère allemande n'évolua pas nécessairement dans le sens que le gouvernement américain l'aurait souhaité<sup>54</sup>.

Tandis que certaines analyses parlent de l'eupéanisation de la politique étrangère allemande, pour Lübke-meier, elle est entrée depuis la fin de la guerre froide, dans un processus de 'normalisation'<sup>55</sup>. Selon ce néo-réaliste, la politique étrangère allemande ne se limite plus désormais aux États-Unis, elle est de plus en plus orientée vers l'Europe et l'Allemagne n'a plus besoin de la présence des États-Unis en tant que « Pacificateur de l'Europe ». Cette normalisation, selon Lübke-meier, s'exprime par une plus grande autonomie du gouvernement allemand en matière de politique étrangère et par un certain équilibre des relations internationales, résultat d'une Union européenne plus dynamique au niveau économique. Néanmoins, il précise que les relations bilatérales avec le gouvernement de Washington demeurent importantes, entre autres, au niveau de la sécurité, contribuant à un certain équilibre.

Les conflits en Afrique et dans les Balkans montrent la complexité historique et politique pour le gouvernement de se positionner en regard de la politique étrangère. De la guerre en Irak à la guerre de Bosnie, le gouvernement de Helmut Kohl fut confronté à de multiples querelles, tant sur la constitutionnalité d'intervenir militairement en dehors des frontières allemandes, que sur les valeurs qu'il doit défendre, soit le pacifisme et l'antimilitarisme. Ce qui ressort de cette présentation de la politique étrangère de 1990 à 1998, ce sont les divisions au sein du gouvernement et des partis politiques ainsi que l'importance de l'Holocauste, dans l'histoire et la Constitution allemande. Cependant,

---

<sup>54</sup> Eckhard Lübke-meier, « La politique étrangère de la nouvelle Allemagne », *Les Cahiers de l'IFRI*, Paris, (2000), p.27.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p.28.

Ce type d'analyse de la politique étrangère sera davantage élaborée dans le second chapitre.

comme nous allons le voir, la coalition du Parti social-démocrate et du Parti vert eut à faire face à des pressions similaires dans le cadre de conflits régionaux et de la guerre en Irak en 2003.

## 2. La politique étrangère allemande depuis 1998

L'élection du 27 septembre 1998, marque l'arrivée au pouvoir du gouvernement de coalition du Parti social-démocrate et des verts. Nous verrons dans la partie qui suit quels sont les enjeux internationaux auxquels la coalition a eu à faire face et comment elle a réagi. Ce premier changement de gouvernement depuis la réunification a suscité beaucoup d'intérêt chez les analystes de la politique allemande. Certains voient dans l'arrivée d'un gouvernement de gauche un point de rupture dans la politique étrangère, alors que d'autres y voient plutôt des éléments de continuité<sup>56</sup>. Le Parti social-démocrate et le Parti vert ont eut à s'ajuster à un contexte international complexe. Les conflits dans les Balkans se poursuivaient et les tensions concernant le terrorisme international atteignaient leur point culminant au mois de septembre 2001.

### 2.1. Le Kosovo (1998-1999) : La rupture qui ne fut pas

La guerre au Kosovo fut le résultat de plusieurs années de tensions entre les communautés serbes et albanaises. Le 12 octobre 1998, 15 jours après l'élection de la coalition SPD-Vert au pouvoir, Richard Holbrooke envoyé spécial des États-Unis et le Président serbe Slobodan Milosevic ont conclu un armistice au Kosovo<sup>57</sup>. Toutefois, l'entente ne tint guère longtemps et 45 civils albanais furent tués le 15 janvier 1999 près du village de Racak<sup>58</sup>. Le 24 mars 1999, lors d'une opération aérienne de l'OTAN,

<sup>56</sup> Ces thèses et ses tenants seront exposés dans le second chapitre.

<sup>57</sup> Sebastian Harnisch et Hans W. Maull, *op. cit.*, p.108.

<sup>58</sup> *Idem.*

Il est important de préciser qu'il n'y a pas consensus sur la date et le nombre d'Albanais tués. Les responsables américains soutiennent qu'il y en a eu 45 et les Albanais 55. Le 15 janvier et le 17 janvier sont les deux dates auxquels font référence les auteurs qui ont écrit sur le sujet.

quatre avions de combats allemands (ECR-Tornados) participèrent à une mission offensive. Cette initiative appuyée tant par la coalition au pouvoir que par l'opposition a été largement diffusée comme étant la première mission offensive de la *Bundeswehr* sans mandat de l'ONU. Pourtant, Maull soutient qu'il y eut un important précédent à cette mission : « [The] ECR-Tornados had been assigned to the combat duty already once before, in the NATO operation *Deliberate Force* against the Bosnian Serbs, but with rules of engagement so restrictive that they were useless, or worse (in fact they needed to be protect) »<sup>59</sup>. Suite à cette intervention, le gouvernement de Schröder dut faire face à de nombreuses critiques même au sein de la coalition qu'il dirigeait. Plusieurs députés opposés à cette intervention affirmaient qu'il était contraire aux principes politiques allemands que d'intervenir sans avoir l'appui de l'ONU<sup>60</sup>.

Depuis 1991, les Allemands s'étaient davantage impliqués dans les missions de maintien de la paix au sein de l'ONU et n'intervenaient qu'avec son consentement. Ainsi au début du conflit, l'initiative de la *Bundeswehr* ne bénéficiait pas de l'appui de la population et elle divisait les partis au pouvoir<sup>61</sup>. Fischer dut mener une lutte au sein de son propre parti, afin de sauver la coalition : « Despite angry shouts from those upset with the war, Fischer gamely defended German policy as being within Green ideology since it represented the first war of united modern Europe against the Europe of the past defined by nationalism and ethnic hatred »<sup>62</sup>. Il s'appuyait sur le rejet du nationalisme ethnique partagé par la plupart des membres du Parti vert pour défendre la nécessité d'intervenir au Kosovo, rejet préconisé surtout depuis l'Holocauste et les politiques

---

<sup>59</sup> Sebastian Harnisch et Hans W. Maull, *op. cit.*, p.108.

<sup>60</sup> Scott Erb, *op. cit.*, p.169.

<sup>61</sup> Sebastian Harnisch et Hans W. Maull, *op. cit.*, p.112.

<sup>62</sup> Scott Erb, *op. cit.*, p. 169.



racistes sous le III<sup>e</sup> Reich. D'un côté les *Realos*, ou ceux que Maull qualifie de *Humanitarian*, défendaient que le déploiement de la force était parfois nécessaire lorsqu'un grand nombre de vies étaient en jeux. De l'autre, les *Fundis* s'opposaient à ce déploiement dans le cadre de missions offensives et prônaient une voie antimilitariste<sup>63</sup>.

Les médias diffusaient une image de cette mission qui la présentait comme la première participation offensive de la *Bundeswehr*. La politologue Maja Zehfuss rejette en grande partie cette représentation de la politique étrangère allemande. Selon elle, l'élément nouveau de cette participation résidait davantage dans le fait qu'elle s'est effectuée en tant qu'État membre de l'Alliance Atlantique et non dans le cadre d'une mission de l'ONU :

Bombing another country was presented as entirely new for the *Bundeswehr*, as the first combat mission since the Second World War, German fighter pilots had already carried out air strikes against Bosnian-Serb military positions in September 1995. The novelty of Kosovo operation for the German was arguably much like is novelty for other NATO countries<sup>64</sup>.

Cet engagement demeurait ainsi dans un cadre multinational, quoique la légitimité de l'OTAN était très contestée chez les verts. D'abord parce que l'organisation militaire n'avait pas l'appui des militants verts pacifistes, dont beaucoup venaient de l'Allemagne de l'Est, exigeant même sa dissolution. Ensuite, parce qu'un appui au sein de l'OTAN risquait de distancer davantage le gouvernement allemand de ceux d'Europe de l'Est et de la Russie.

Ainsi, les difficultés de promouvoir un tel engagement militaire au Kosovo ont entraîné une certaine acceptation que ces décisions soient prises par une organisation

<sup>63</sup> Sebastian Harnisch et Hans W. Maull, *op. cit.*, p.116.

<sup>64</sup> Maja Zehfuss, *Constructivism in International Relations. The Politics of Reality*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002, p.32.

supranationale<sup>65</sup>. La participation de la *Bundeswehr* à la guerre au Kosovo et les nombreux débats qui en découlèrent contribuèrent à changer la perception du rôle et du cadre de la politique étrangère allemande. Alors que la *Bundeswehr* était vouée à un rôle de défense nationale, une nouvelle donne se mettait en place dans le contexte de l'après-guerre froide, comme l'explique Lübke-meier, « self-defence is no longer a major preoccupation and the *Bundeswehr* has become involved in multinational crisis management »<sup>66</sup>.

Cette participation allemande au Kosovo remet également en question les valeurs et les principes défendus par les partis de la coalition au pouvoir. C'est sous le gouvernement de coalition des verts et des socio-démocrates, reconnus comme des partis ayant une aile fortement à gauche et issu du mouvement pacifiste, que s'est prise cette décision. Depuis décembre 1997, lors du congrès du parti à Hanovre, les socio-démocrates ont adopté une résolution appuyant la participation de l'armée allemande à des opérations internationales de combat dans le cadre de l'ONU<sup>67</sup>. De son côté, Joschka Fischer a défendu la position du gouvernement en s'appuyant sur la responsabilité historique qui incombe aux dirigeants allemands de ne pas fermer les yeux dans un contexte où les droits de l'homme sont bafoués<sup>68</sup>. Selon Fischer, la défense des « valeurs fondamentales », telles que les droits de l'homme et le droit à la dignité, dans un cadre coopératif au sein d'institutions internationales, rend légitime le droit à l'intervention lorsqu'il s'agit de conflits où ces principes sont menacés. Dans cet ordre d'idées, les événements de Srebrenica, arrivés quelques années plus tôt lors de la guerre de Bosnie,

---

<sup>65</sup> Eckhard Lübke-meier, *loc. cit.*, p.30.

<sup>66</sup> *Ibid.*, p.25.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p.24.

<sup>68</sup> Scott Erb, *op. cit.*, p.169.

auraient d'ailleurs préparé le terrain à la participation allemande au Kosovo. Fischer invoquait, par exemple, que le long délai avant l'intervention en Bosnie aurait été en grande partie responsable du grand nombre de pertes de vies humaines. Schröder a appuyé également cette participation en mettant l'accent sur la responsabilité éthique de l'Allemagne : « Especially because we Germans have been guilty in the past we cannot simply stand back and accept massive human rights violations with the contented excuse that our abstinence has something to do with our history »<sup>69</sup>. Alors que la mémoire des victimes des camps avait traditionnellement été utilisée au sein du Parti vert pour inhiber une politique militaire offensive, une politique de participation plus active était maintenant légitimée au nom de la protection des victimes d'éventuels nouveaux charniers.

Markovits et Reich soulignent que deux principales interprétations de l'Holocauste sont reprises par les acteurs politiques. La première soutient qu'après Auschwitz, les Allemands ont une responsabilité morale d'agir lorsque les droits humains sont menacés, l'autre à l'opposé exprime un profond désaccord avec l'utilisation de moyens militaires, surtout par les Allemands, car c'est justement l'armée allemande qui a rendu possible Auschwitz<sup>70</sup>. Le discours sur la responsabilité allemande à l'égard de l'Holocauste était, dans le cadre du conflit au Kosovo, largement repris par la coalition pour légitimer un plus grand rôle de la *Bundeswehr* lors de conflits internationaux. Le nouveau gouvernement tend ainsi à se rapprocher des positions défendues par ses prédécesseurs chrétiens-démocrates, mais en utilisant l'argument des violations des droits humains sensible à la gauche allemande.

---

<sup>69</sup> *Ibid.*, p.171.

<sup>70</sup> Andrei S. Markovits et Simon Reich, *op. cit.*, p.146.

Hanns W. Maull indique que l'opinion publique s'est modifiée depuis la guerre du Golfe à travers l'enchaînement des conflits dans les Balkans et qu'elle se montre plus ouverte à ce que le gouvernement assume un plus grand rôle en matière de politique étrangère et de défense<sup>71</sup>. Il est néanmoins important de souligner que bien avant la guerre au Kosovo, le gouvernement de Kohl avait permis une plus grande participation militaire dans les conflits internationaux. La révision de la Loi fondamentale par la Cour constitutionnelle de Karlsruhe en 1994, en est un bon exemple. Finalement, la décision de participer à la guerre au Kosovo fut soutenue par la majorité des partis représentés au *Bundestag*, ouvrant la voie à des missions de maintien de la paix<sup>72</sup>. Le PDS fut ainsi le seul parti à s'être opposé du début à la fin à celle-ci<sup>73</sup>.

## 2.2 Le conflit en Macédoine (2000-2001)

Peu de temps après la guerre au Kosovo, les territoires de l'ex-Yougoslavie représentaient toujours une source d'instabilité et de guerre civile potentielle. À l'été 2001, les violences reprenaient alors que les Albanais de la Macédoine confrontèrent le gouvernement en revendiquant l'égalité des droits pour la minorité albanaise<sup>74</sup>. Le ministre des Affaires étrangères allemand fit pression sur le *Bundestag* en invoquant la nécessité de stabiliser la région, en apportant un soutien financier et militaire à des opérations de maintien de la paix. Il justifia cette requête expliquant que l'instabilité de cette région représentait une menace directe pour la sécurité de l'Europe<sup>75</sup>. En tant que pays portant le fardeau de la Deuxième Guerre mondiale et du nazisme, il estima que les

---

<sup>71</sup> Sebastian Harnisch et Hans W. Maull, *op. cit.*, p.115.

<sup>72</sup> Maintien de la paix au Kosovo : KFOR

<sup>73</sup> Eckhard Lübke, *loc. cit.*, p.24.

<sup>74</sup> Scott Erb, *op. cit.*, p.174.

Allemands avaient une responsabilité historique et devaient intervenir contre le nettoyage ethnique<sup>76</sup>. Depuis 2000, Joschka Fischer a entrepris une vaste campagne de sensibilisation faisant la promotion de la prévention des conflits, du respect des droits de l'homme et de la coopération pour garantir la sécurité de l'Europe, position qui s'est d'ailleurs raffermi depuis le 11 septembre 2001. Selon Fischer, il était important pour l'Europe d'investir dans la prévention d'une guerre civile en Macédoine, car il s'agissait de « l'avenir de l'Europe et de la crédibilité de la politique étrangère allemande »<sup>77</sup>. Faisant également référence au Kosovo, il blâma les autorités européennes d'avoir trop tardé pour réagir aux problèmes qui se profilaient dans les Balkans, expliquant qu'il est parfois nécessaire de recourir à la force pour intervenir dans les conflits où les droits humains sont bafoués<sup>78</sup>.

Mais, encore une fois, la possibilité d'une intervention en Macédoine suscita beaucoup de divisions. Scott Erb souligne qu'au début, l'opposition CDU/CSU n'appuyait pas l'envoi de troupes dans le cadre d'une mission de paix dirigée par l'OTAN. Néanmoins, Schröder réussit à s'allier l'opposition et le 29 août 2001, la majorité<sup>79</sup> au *Bundestag* vota en faveur de l'intervention<sup>80</sup>. Seulement une vingtaine de membres de la coalition des rouges et des verts s'y opposèrent. Ce n'est qu'à la fin de 2002 que l'ONU s'engagea dans une mission de paix en Macédoine portant le nom

---

<sup>75</sup> Joschka Fischer, Discours du 6 juillet 2001.

<sup>76</sup> Joschka Fischer, Discours du 29 août 2001.

<sup>77</sup> Joschka Fischer, Discours du 27 septembre 2001.

<sup>78</sup> Joschka Fischer, Discours du 29 août 2001.

<sup>79</sup> Christina Colombier précise que « depuis la décision de la Cour constitutionnelle de Karlsruhe en juillet 1994, une majorité simple au *Bundestag* est nécessaire pour envoyer des soldats allemands participer à une intervention militaire hors zone » : Christina Colombier, « Les Verts dans le gouvernement de Schröder 1998-2002 : carton rouge ou feu vert pour les vert », dans Pierre Koenig, dir., *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, Tome 34, no.4 (octobre-décembre 2002), p.451.

<sup>80</sup> Un vote au *Bundestag* de 497 en faveur contre 130, dont huit abstentions, permit la participation de la Bundeswehr dans le cadre de la mission Operation Essential Harvest de l'OTAN.

*Operation Amber Fox*<sup>81</sup>. Une majorité au Bundestag de 584 contre 12 vota en faveur de la participation de la *Bundeswehr* dans le cadre de la mission de l'ONU.

### 2.3 La guerre en Afghanistan (2001)

Après les événements du 11 septembre 2001, les gouvernements des États occidentaux s'engagèrent dans la lutte contre le terrorisme et adoptèrent les résolutions 1368 et 1373 au Conseil de sécurité de l'ONU<sup>82</sup>. Ces résolutions obligeaient les États membres à engager tous les moyens disponibles pour lutter contre le terrorisme international (privation financière aux membres de groupes affiliés au terrorisme international, échange de renseignements sur la production d'armes et sur les divers groupes terroristes, etc.). Les résolutions visaient à démanteler les réseaux terroristes menaçant la paix mondiale. C'est au nom de ces résolutions que le gouvernement américain mena la lutte contre le terrorisme en Afghanistan, demandant aux États alliés d'en faire autant. Le réseau Al-Qaïda, principal revendicateur des attentats du 11 septembre, et dont les camps d'entraînement se trouvaient en Afghanistan, fut l'une des premières cibles de la lutte contre le terrorisme. Le gouvernement allemand pris place dans la guerre en Afghanistan au côté des Américains, le chancelier Schröder exprimant la « solidarité inconditionnelle »<sup>83</sup> de l'Allemagne à l'égard des États-Unis<sup>84</sup>.

---

<sup>81</sup> Scott Erb, *op. cit.*, p.175.

<sup>82</sup> Résolutions 1368 et 1373 du Conseil de sécurité des Nations Unies,  
<http://www.un.org/french/docs/sc/2001/res1368f.pdf>,  
<http://www.un.org/french/docs/sc/2001/res1373f.pdf>

<sup>83</sup> Cette solidarité inconditionnelle était endossé par tous les partis au *Bundestag* à l'exception d'un seul, le PSD. Selon Hyde Price, « it also reflected a conscious political strategy to position themselves as the only anti-war party in Germany, hoping thereby to win support from disaffected Greens and left-wing social democrats and facilitate the difficult task of building a political basis in the Western Länder »: Adrian Hyde-Price, « Germany and 11 September », *PSA Conference*, Leicester, Université de Leicester (mars 2003), p.1-2.

<sup>84</sup> *Ibid.*, p.1.

Le ministre des Affaires étrangères se prononça en faveur d'une participation de l'armée allemande en Afghanistan aux côtés des États-Unis et dans un contexte multilatéral, mais l'appui du gouvernement de coalition rouge-vert ne se fit pas sans heurt. Étant donné les difficultés à rallier les factions politiques au *Bundestag*, une année plus tôt dans le cadre de la participation en Macédoine, le chancelier décida de combiner un vote de confiance à son égard, au vote sur la participation à la guerre en Afghanistan<sup>85</sup>. Christina Colombier, politologue française, qualifie cette pratique de « stratégie de domestication des verts »<sup>86</sup>. Les verts désirant dans l'ensemble le maintien de la coalition avec le SPD et déchirés par des luttes internes entre *Fundis* et *Realos* se rallièrent ou se turent<sup>87</sup>. Schröder remporta un mince vote de confiance de 336 voix contre 326<sup>88</sup>.

Fischer souligna l'importance de la lutte contre le terrorisme international, en expliquant qu'il représentait une menace pour la paix mondiale. En contradiction avec la base du Parti vert, il adoptait de plus en plus un discours d'orientation néo-réaliste. Selon lui ce qui rendait nécessaire une intervention armée en Afghanistan était la menace pour la stabilité internationale :

Même les injustices criantes en Afghanistan ne sont pas la raison qui nous pousse à envisager toutes les éventualités, mais c'est le fait que depuis le 11 septembre, émane d'Afghanistan, en liaison avec Al Qaida et Ben Laden, une menace pour la paix mondiale, et par conséquent pour nous<sup>89</sup>.

Fischer précisait que c'était seulement dans un cadre multilatéral que les menaces du XXI<sup>ème</sup> siècle pourraient être surmontées et qu'il fallait éviter de laisser les États-Unis

---

<sup>85</sup> Christina Colombier, *loc. cit.*, p.451.

<sup>86</sup> *Ibid.*, p.452.

<sup>87</sup> *Idem.*

<sup>88</sup> *Ibid.*, p.451.

<sup>89</sup> Joschka Fischer, Discours du 29 août 2001.

agir unilatéralement<sup>90</sup>. En se référant à l'article 5 du traité de l'OTAN<sup>91</sup>, il soulignait la responsabilité de l'Allemagne d'intervenir lorsqu'un des pays membres de l'Alliance était victime d'une attaque terroriste.

Joschka Fischer appelait également à la défense de la Loi fondamentale, dont le premier article fait référence à la dignité humaine<sup>92</sup>. Il semblait adopter le même discours que l'administration républicaine américaine en affirmant que « l'enjeu est la défense des grandes valeurs fondamentales de notre démocratie »<sup>93</sup>. Il revenait, comme ses prédécesseurs, à l'attachement du gouvernement allemand aux valeurs fondamentales, à la démocratie et à l'Ouest pour justifier cette position.

La guerre en Afghanistan s'inscrivait dans un plan général du gouvernement allemand pour maintenir de bonnes relations avec les États-Unis en appuyant la lutte au terrorisme international. Le fait de déclarer ouvertement que la priorité poursuivie par le gouvernement allemand dans l'intervention en Afghanistan, était de lutter contre la menace que représente Al Quaida pour la sécurité européenne et non pour sauver les Afghans d'un régime répressif, montre un changement notable dans la façon de légitimer les engagements de la *Bundeswehr* hors du territoire national chez les verts.

#### 2.4 La guerre en Irak (2003)

Le 20 janvier 2003, le gouvernement américain demandait au Conseil de sécurité des Nations Unies une intervention armée en Irak, dont les principaux prétextes étaient d'éliminer les armes de destructions massives, de maintenir le cap sur la lutte au

---

<sup>90</sup> Joschka Fischer, Discours du 8 novembre 2001.

<sup>91</sup> Scott Erb, *op. cit.*, p.193.

<sup>92</sup> Joschka Fischer, Discours du 8 novembre 2001.

<sup>93</sup> *Idem.*



terrorisme et de renverser la dictature de Saddam Hussein. La majorité des représentants des différents États au Conseil se prononcèrent contre la guerre tant et aussi longtemps que tous les moyens pacifiques n'aient été épuisés afin de démanteler les armes de destructions massives. Ils réclamèrent la poursuite du travail des inspecteurs de l'ONU. Selon ceux-ci, aucun indice n'indiquait la présence d'armes de destruction massive en Irak. En Allemagne, la guerre en Irak était impopulaire autant auprès du gouvernement, qu'au sein de l'opinion publique.

La politique étrangère allemande a-t-elle connu un changement de cap depuis 2003 ? Certains y voient une rupture de « l'amitié germano-américaine » et le début d'une politique Fischer-Schröder davantage orientée vers l'Europe. Adrian Hyde-Price situe cette rupture avec le début de la campagne antiterroriste de George W. Bush en janvier 2002<sup>94</sup>. Selon Scott Erb, la rupture intervient avant la guerre en Irak, dès l'arrivée au pouvoir du gouvernement de G.W. Bush.

Ce qui est certain c'est que Joschka Fischer s'opposa fermement à une guerre qui précéderait la fin des inspections de l'ONU et à la volonté des Américains d'agir unilatéralement<sup>95</sup>. Cette position déplut à l'administration républicaine, mais elle demeurait fidèle à la ligne des partis de la coalition. Fischer s'opposa au recours aux moyens militaires en soutenant que la lutte au terrorisme international ne pouvait justifier la guerre en Irak. Il n'y avait, selon lui, aucune preuve tangible que Saddam Hussein était lié de près ou de loin à Al-Quaïda. Il soulignait l'importance de faire en sorte que les décisions soient légitimées par le droit international<sup>96</sup> et que « l'organisation des Nations Unies est l'institution clé en matière de maintien de la paix

---

<sup>94</sup> Adrian Hyde-Price, *loc. cit.*, p.3.

<sup>95</sup> Joschka Fischer, Discours du 5 février 2003.

et de la stabilité et de conciliation pacifique des intérêts dans le monde d'aujourd'hui et de demain »<sup>97</sup>. En quelque sorte, Joschka Fischer reprenait le même discours que ses opposants lui avaient servi en 1999, mais cette fois pour justifier la non-intervention de la *Bundeswehr* en Irak<sup>98</sup>. Il condamnait fermement le régime de Saddam Hussein tout en prônant le recours à des solutions pacifiques. Il concluait son discours devant le Conseil des Nations Unies en justifiant les interventions militaires au Kosovo et en Afghanistan comme des situations où tous les recours pacifiques avaient été utilisés sans les résultats escomptés :

Néanmoins, l'Allemagne a accepté la nécessité de la guerre à deux occasions au cours des dernières années, parce que toutes les alternatives pacifiques s'étaient montrées infructueuses. L'Allemagne a lutté aux côtés de ses alliés au Kosovo, pour empêcher la déportation massive de la population albanaise et pour empêcher un génocide imminent. Elle a fait de même en Afghanistan, pour lutter contre le terrorisme barbare et dangereux des Talibans et d'Al-Quaïda, après la terrible et criminelle attaque commise contre le gouvernement et le peuple des États-Unis. Nous resterons attachés à notre engagement dans cette lutte contre le terrorisme<sup>99</sup>.

Finalement, Fischer proposa quelques alternatives à une intervention armée unilatérale. Dans un premier temps, il affirmait : « L'Irak ne doit disposer d'aucune arme de destruction massive, il faut favoriser le renforcement des inspections et un régime de contrôle et de vérification à long terme dans le cadre de la résolution 1284 de l'ONU »<sup>100</sup>. Enfin, il pressait les États membres de l'ONU d'accroître la coopération multilatérale afin de lutter contre le terrorisme. Il décrivait le terrorisme international

---

<sup>96</sup> Joschka Fischer, Discours du 20 janvier 2003.

<sup>97</sup> Joschka Fischer, Discours du 19 mars 2003.

<sup>98</sup> Joschka Fischer, Discours du 13 février 2003.

<sup>99</sup> Joschka Fischer, Discours du 19 mars 2003.

<sup>100</sup> Joschka Fischer, Discours du 13 février 2003.

comme une « menace stratégique pour la paix et l'ordre mondial » visant à nous pousser dans le piège de la *guerre des civilisations*<sup>101</sup>.

\*

Les discours sur la politique étrangère de Fischer font appel aux valeurs fondamentales<sup>102</sup>, à la responsabilité historique face à l'Holocauste et à la nécessité de la coopération internationale. Une tension caractérise cependant ses discours, marquée par la volonté d'atténuer l'écart entre la base du Parti vert et les politiques du gouvernement de coalition. En s'inscrivant dans une logique de la sécurité humanitaire, Fischer souligne l'importance de la responsabilité historique pour justifier les interventions de la *Bundeswehr* au Kosovo et en Macédoine. Ce n'est toutefois pas au nom de la logique humanitaire, mais au nom de la lutte contre le terrorisme international, que Fischer opta en faveur d'une intervention militaire en Afghanistan. Il consolidait ainsi la coalition au pouvoir au bord de l'éclatement. Par contre, il renouait avec la politique non-interventionniste et multilatéraliste des verts en refusant de s'engager dans une guerre en Irak.

---

<sup>101</sup> Joschka Fischer, Discours du 20 janvier 2003.

<sup>102</sup> Ici je fais référence aux valeurs défendues par la Loi fondamentale adopté en 1949 par la République fédérale d'Allemagne : démocratie, droits humains, libertés individuelles, multilatéralisme, etc.

En conclusion, il est difficile de déterminer s'il y a réellement un changement d'orientation de la politique étrangère allemande sous le gouvernement de coalition du Parti social-démocrate et du Parti vert. Les principales réticences à intervenir dans le cadre de conflits semblent découler plus du caractère constitutionnel de l'action que des principes défendus par les partis au pouvoir. Les nombreux discours des diplomates pour légitimer une mission offensive en dehors des frontières allemandes ont fait appel à la mémoire de l'Holocauste et de la responsabilité allemande. Avant, la mémoire de l'Holocauste était utilisée à des fins pacifistes, mais en l'intégrant au sein d'un discours sur la sécurité humanitaire, les verts opèrent une transformation fondamentale afin de justifier des interventions armées. Tout en abordant les responsabilités historiques de l'Allemagne, Fischer soutient la formation d'une armée européenne apte, non seulement à assumer un rôle de maintien de la paix, mais également à intervenir en cas de conflits. Ce qui constitue une véritable rupture. Néanmoins, une certaine continuité de la politique étrangère de la coalition du SPD et des verts dans le cadre de conflits est remarquée. Le vecteur principal de cette continuité a été l'adoption par une partie des verts d'un discours sur la sécurité humanitaire compatible avec une certaine «remilitarisation»<sup>103</sup> de la politique étrangère.

---

<sup>103</sup> Dans ce cadre, «militarisation» fait référence à un changement discursif au sein des partis politiques allemands favorisant une plus grande participation de la Bundeswehr au-delà des frontières du territoire allemand. Ce concept est couramment utilisé par les théoriciens de la politique étrangère allemande et ne signifie pas, dans ce cas-ci, la mise en place d'un pouvoir militaire.

## **CHAPITRE 2**

### **Analyses comparatives et identitaire de la politique étrangère allemande**

## Analyses comparatives et identitaires de la politique étrangère allemande

Depuis la chute du mur de Berlin, la société allemande a été analysée sous toutes ses coutures. Aux lendemains de la réunification, plusieurs analyses sont tantôt alarmistes, dénonçant la résurrection d'un impérialisme allemand, tantôt optimistes, considérant la réunification comme le retour à l'autonomie pleine et entière, à la *normalité*. De 1990 à 1994 des auteurs tels que Michael Mertes accordent beaucoup d'importance à la question de la voie allemande, de la *Sonderweg*. Plusieurs dénoncent la réunification comme un événement préparant la renaissance d'aspirations hégémoniques, voire expansionnistes de l'Allemagne. Deux ans après le traité de Maastricht, lors de la guerre de Bosnie en 1994, les questions de l'intégration européenne et du nouveau rôle de la *Bundeswehr* devenaient centrales<sup>1</sup>.

L'arrivée au pouvoir des verts et des sociaux-démocrates soulevait d'autres interrogations, alors que la participation de la *Bundeswehr* au Kosovo en 1999 se retrouvait au cœur des débats sur la politique étrangère. Ses détracteurs dénonçaient la transition d'une politique pacifiste à une politique offensive; ses avocats y voyaient une *normalisation* de la politique étrangère allemande ou le signe d'une responsabilisation de la politique étrangère. C'est souvent dans ce cadre que les analystes de la politique étrangère tentent d'interpréter l'intervention allemande au Kosovo.

Pour analyser le rôle de l'Allemagne sur l'échiquier international, il est difficile de faire abstraction de la mémoire de l'Holocauste et de la façon dont celle-ci influence le cadre normatif et légal au sein duquel évoluent les acteurs influençant la politique étrangère. C'est pourquoi, une analyse du cadre normatif et identitaire

---

<sup>1</sup> Parmi les auteurs qui ont abordés ce point, dans le cadre de cette recherche voir : Hans Stark, Lothar Gutjahr, Max Otte et Jürgen Greve.

doit tenir compte des débats portant sur l'histoire et la mémoire allemande, ainsi que sur l'interprétation de la Loi fondamentale. Les principes et les valeurs découlant de la mémoire font parti de la Constitution et sont au cœur de toute tentative du gouvernement allemand de formuler une politique étrangère cohérente et reconnue comme légitime par sa population et par les autres États.

## 1. Analyses comparatives de la politique étrangère depuis 1990

Dans la partie qui suit, des analyses comparatives de la politique étrangère allemande depuis la réunification seront présentées. Tous ne s'entendent pas sur la façon d'interpréter les changements qui se sont produits en Allemagne depuis 1990. Ces désaccords montrent à quel point il est difficile de faire le portrait de problématiques complexes, que sont l'histoire et la politique allemande. Afin d'effectuer un survol de ces différends, les problématiques de la continuité et de la rupture; de la *normalisation* et de la *Sonderweg*; ainsi que de l'atlantisme et de l'europanisme seront présentées.

### 1.1. Continuité ou rupture

L'analyse de la politique étrangère allemande depuis 1990 s'est souvent limitée à l'observation d'éléments de continuité ou de rupture avec la période précédente. L'enjeu ici est d'identifier le moment où le gouvernement allemand ouvrit la voie à une *Sonderweg* ou simplement à une politique étrangère de sécurité et de défense plus interventionniste. Toutefois, la majorité des auteurs s'entendent pour dire qu'il y a eu peu de changements et ce, même depuis l'arrivée au pouvoir de la coalition SPD-Vert.

#### *Thèse de la continuité*

Selon Christina Colombier et Eckhard Lübke, la politique étrangère de la coalition rouge-verte est en continuité avec celle du gouvernement précédent. Selon Colombier, il faut même se demander: « Les verts sont-ils toujours aussi



verts? »<sup>2</sup> En effet, le programme du Parti vert de 1998 témoigne d'une politique de compromis sur des thèmes centraux (anti-militarisme, opposition à l'élargissement, etc.) dans l'objectif de faire partie du gouvernement de coalition<sup>3</sup>. Le Parti vert, dont une forte base est pacifique, semble prêt à faire des concessions sur ses principes fondamentaux, au profit d'une coalition avec le SPD.

Selon Max Otte et Jürgen Greve, c'est la structure du système international qui a contraint la coalition des socio-démocrates et des verts à assumer une politique étrangère en continuité avec celle de ses prédécesseurs : « The international system and not ideology proved to be the main determinant for Germany's policy »<sup>4</sup>. Selon ces structuralistes, l'exemple du Parti vert, et même du SPD<sup>5</sup>, démontre que l'idéologie ou les valeurs d'un parti n'ont aucun effet sur sa politique étrangère, que c'est plutôt la structure du système international qui est responsable des changements au sein du gouvernement.

Germany also used moral arguments in its foreign policy. This melange of national interests, international consensus, and moral values, however, is in the interest of a status quo-oriented middle power: in best instance, it creates rules that are somewhat independent of the actors in the system. (...) If the past is any indicator of the future, we should expect Germany to be more status quo-oriented power in Europe, preserving its partnership with the US and preserving the European Union<sup>6</sup>.

Pour Otte et Greve, la coalition ne fait que s'ajuster à la conjoncture du système international indépendamment des valeurs que défendent les partis de la coalition.

Sebastian Harnish et Hanns W. Maull présentent une thèse plus nuancée. Ils soutiennent, comme Colombier, qu'il n'y a aucun changement fondamental de la politique étrangère, par contre, ils réfèrent à une *continuité modifiée* pour désigner

<sup>2</sup> Christina Colombier. « Les Verts dans le gouvernement de Schröder 1998-2002 : carton rouge ou feu vert pour les vert », dans Pierre Koenig, dir., *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, Tome 34, no.4 (octobre-décembre 2002), p.446.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p.448.

<sup>4</sup> Max Otte et Jürgen Greve. *A Rising Middle Power? German Foreign Policy in Transformation, 1989-1999*, New York, St. Martin's Press, 2000, p.196.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p.199.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p.219.

les nouvelles orientations de la politique étrangère. C'est-à-dire qu'en prenant en compte les changements survenus aux niveaux socioculturel, politique, économique et environnemental depuis 1989, nous ne pouvons parler de rupture dans l'orientation du gouvernement actuel, mais de *continuité modifiée*. Selon Harnisch et Maull, le gouvernement a dû s'adapter ou s'ajuster à la conjoncture, sans pour autant modifier en profondeur l'orientation du gouvernement<sup>7</sup>.

Le ministre des Affaires étrangères ne fait pas mentir les tenants de la thèse de la continuité du gouvernement des verts en affirmant qu'« il n'y aura pas une politique étrangère verte, seulement une politique étrangère allemande »<sup>8</sup>. Ce qui contraste avec le slogan du Parti lors de la campagne électorale de 1998 : *Grün ist der Wechsel (Vert est le changement)*.

#### *Thèse de la rupture*

Parmi les tenants de la thèse de la rupture avant 1999, plusieurs étaient hostiles au SPD et craignaient que l'arrivée au pouvoir d'un gouvernement de gauche ne mette un terme aux bonnes relations avec les États-Unis. Depuis 1999, l'argument de la rupture est davantage défendu par ceux qui voient dans l'intervention militaire au Kosovo une réorientation majeure de la politique étrangère. Cet événement, la première intervention offensive de la *Bundeswehr* sans mandat de l'ONU, a été perçu comme un point de rupture de la politique étrangère allemande, dite pacifique, prudente et multilatérale.

---

<sup>7</sup> Sebastian Harnisch et Hanns W. Maull. *Germany as a Civilian Power? The foreign policy of the Berlin Republic*, Manchester & New York, Manchester University Press, 2001, p.3.

<sup>8</sup> Max Otte et Jürgen Greve. *op.cit.*, p.204.

Dans cet ordre d'idées, Florence Gauzy soutient, dans son article *La Bundeswehr en crise 1990-2000*<sup>9</sup>, que la participation allemande au Kosovo rompt avec la tradition militaire allemande depuis la Seconde Guerre mondiale<sup>10</sup>. Selon elle, « les fondements mêmes de la politique de sécurité allemande en ont été ébranlés »<sup>11</sup>. À l'inverse, Maja Zehfuss défend que la participation allemande au Kosovo était la suite logique d'un changement amorcé avant l'arrivée de la coalition au pouvoir :

What is considered significant is that the use of military means outside NATO territory had not been considered a legitimate component of the FRG's foreign policy before the end of the cold war. This changed, and military options are now viewed by many political leaders as a necessary component of responsible German policy<sup>12</sup>.

Elle critique une partie des tenants de la thèse de la rupture d'accorder trop d'importance à l'arrivée de la coalition SPD-Vert et à la guerre au Kosovo, au détriment d'une analyse de l'évolution de la politique étrangère depuis 1990.

Scott Erb explique que le gouvernement de Schröder a adopté la même orientation en matière de politique étrangère que le gouvernement précédent, soit un multilatéralisme ancré à l'Ouest: « loyalty to the alliance, support for the West as a democratic alliance united by Western values, and the need to intervene to stop the terrorization of a people »<sup>13</sup>. Selon lui, le véritable changement n'est pas l'intervention allemande au Kosovo, mais le contexte politique dans lequel la coalition au pouvoir a dû évoluer :

There is no change in the German emphasis on multilateralism, institution-building, and a rejection of the myopic national interest. (...) The biggest change in German policy has been less in the way Germans define their

<sup>9</sup> Florence Gauzy. « La Bundeswehr en crise 1990-2000 », dans Paul Létourneau, dir. *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, Tome 32, no.4 (octobre-décembre 2000), p. 545-557.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p.551.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p.547.

<sup>12</sup> Maja Zehfuss. *Constructivism in International Relations. The Politics of Reality*, Cambridge. Cambridge University Press. 2002, p.32.

<sup>13</sup> Scott Erb. *German Foreign Policy*, London. Lynne Rienner Publishers. 2003, p.170.

policy norms and understandings and more in the manner the changes in the international system have made their policy form untenable<sup>14</sup>.

Ce qui représente une véritable scission est le fait que cette première intervention offensive a été organisée sous une coalition qui a dû redéfinir entièrement les positions normatives des partis politiques qui la composaient. Ceci correspond à une rupture profonde du cadre normatif de la politique étrangère. L'adhésion des verts à une telle politique impliquait une transformation des relations entre l'État et la société civile, dont les verts avaient été l'élément le plus antimilitariste. Il faut rappeler que la participation de la *Bundeswehr* a été tardive et qu'elle ne s'est pas effectuée dans l'unanimité. Une remise en question du rôle de la défense allemande avait été enclenchée dans la foulée de la révision de la Loi fondamentale et des attaques de Srebrenica, alors que le gouvernement des socio-démocrates et des verts n'était pas encore au pouvoir.

La façon de légitimer les interventions chez les verts constitue également un point de rupture, mais celui-ci ne se situe pas au niveau de la guerre au Kosovo. L'utilisation de la mémoire et des valeurs fondamentales héritées du cadre juridique de la Loi fondamentale comme source de légitimation pour faire la guerre représente le véritable changement. Alors que traditionnellement les verts puisaient dans le cadre normatif hérité de la Seconde Guerre mondiale une orientation pacifiste, ils mobilisaient ce même cadre normatif cette fois à des fins inverses en justifiant une intervention militaire au nom de la mémoire allemande: « Especially because we Germans have been guilty in the past we cannot simply stand back and accept massive human rights violations with the contented excuse that our abstinence has something to do with our history »<sup>15</sup>. La responsabilité allemande pour les crimes de la Deuxième Guerre mondiale fut reprise dans le dessein de légitimer une

---

<sup>14</sup> *Ibid.*, p.210.

<sup>15</sup> Discours de Schröder dans Scott Erb, *op.cit.*, p.171.

participation militaire dans le cadre de conflits extérieurs. Cet argument s'est retrouvé au cœur du discours des verts appuyant les positions du gouvernement dans différents conflits, en Macédoine par exemple. Scott Erb souligne qu'un des éléments déclencheurs, de cette modification du régime discursif chez les verts, a été le massacre de Srebrenica<sup>16</sup>. Nous ne pouvons cependant pas généraliser ce changement de registre à l'ensemble du Parti vert. Les « purs et durs » du parti critiquaient systématiquement les tenants de cette position.

### 1.2. Normalisation

La problématique de la *normalité* de la politique allemande est incontournable dans les débats depuis 1990. Au niveau de la politique intérieure, cette thèse renvoie à l'alignement de l'Allemagne de l'Est sur l'Ouest (*West Germanization*), alors qu'en matière de politique étrangère, la *normalisation* réfère au fait que le gouvernement détient une plus grande autonomie politique, et qu'il peut ainsi jouer un plus grand rôle en matière de sécurité et de défense. Le concept de normalisation de la politique étrangère fait principalement partie du vocabulaire théorique de la conception néo-réaliste du comportement des États au sein du système international. Selon les défenseurs de cette thèse, comme Florence Gauzy<sup>17</sup>, l'Allemagne, après la réunification et l'intervention au Kosovo, a commencé à assumer un rôle qui s'apparente de plus en plus à celui des autres grandes puissances occidentales sur la scène mondiale. Un des principaux arguments venant appuyer cette thèse porte sur le changement du rôle de la *Bundeswehr* depuis 1990.

---

<sup>16</sup> *Ibid.*, p.164.

<sup>17</sup> Florence Gauzy, *loc. cit.*, p.556-557.

Hanns W. Maull critique cette façon de voir le Kosovo comme le point tournant de la politique étrangère<sup>18</sup>. Selon lui, une première intervention offensive aurait été planifiée lors de la guerre de Bosnie. Toutefois, pour des raisons techniques et non morale, elle n'a pas eu lieu<sup>19</sup>.

D'autres, comme Eckhard Lübke, font un lien entre la normalisation et l'affirmation d'une politique nationale indépendante, de la part du gouvernement allemand à l'égard des États-Unis, depuis la fin de la guerre froide :

Compared to the past, German-American relations are no longer unique. First, Germany has been reunited as a sovereign state and it is not confronted with an existential threat that could only be deterred through American military protection. Secondly, America's role as Europe's pacifier is no longer needed: Germany has become a stable democracy and belongs to a European Union in which the non-violence resolution of conflicts has become the undisputed norm. Lastly, transatlantic relations become Europeanized in the sense that a growing number of issues is being dealt with on the EU-US level rather than between individual European states and Washington<sup>20</sup>.

Le professeur d'allemand et de littérature comparée de l'Université Columbia, Andreas Huyssen, aborde la normalité comme un phénomène de démocratisation institutionnelle de l'Allemagne et comme une démarche politique réflexive qui vise à reconnaître les erreurs du passé :

Westernization and reconciliation in the broadest sense, though never complete, have functioned as powerful forces of normalization in Germany, and it is this kind of normalization, one that recognizes rather than forgets the crimes of the past and that remains committed to a constitutional, democratic form of government, that could provide the basis for a more stable and secure sense of German national identity.<sup>21</sup>

Cette thèse est différente parce qu'elle ne conçoit pas seulement la normalisation dans le cadre néo-réaliste de l'étude des relations internationales, mais également dans une perspective institutionnelle ou sociologique. Huyssen décrit la

<sup>18</sup> Sebastian Harnisch et Hanns W. Maull. *op. cit.*, p.106.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p.108.

<sup>20</sup> Eckhard Lübke. « La politique étrangère de la nouvelle Allemagne », *Les Cahiers de l'IFRI*, Paris, (2000), p.27.

<sup>21</sup> Andreas Huyssen. « Nation, Race, and Immigration : German Identities After Unification ». Geyer, Michael. dir., *The Power of Intellectuals in Contemporary Germany*, Chicago & London, The University of Chicago Press, 2001, p.318.

« normalisation » comme un long processus qui commença avec la formation de la République fédérale et qui s'étendit jusqu'à la réunification.

Mitchell G. Ash, professeur de l'Université de Vienne, défend la thèse contraire dans son article *Becoming Normal, Modern, and German*. Il explique que le débat sur la normalité<sup>22</sup> ne peut s'appliquer ni à l'identité allemande, ni à sa politique étrangère. Il soutient que, compte tenu de la complexité de la construction identitaire de l'Allemagne unie, le sens du mot « normal » ne peut se référer à la société allemande. Selon son argument, la politique dans le domaine de l'immigration montre encore les difficultés de la société allemande à intégrer les étrangers: « The size and complexity of the economic, social, cultural, and psychological changes involved should have made talk of rapid normalization seem widely utopian even in 1990 »<sup>23</sup>. Cette thèse, selon Ash, est caduque car il n'existe pas un État qui peut se vanter d'être normal : « differences in national circumstances offset any attempt to present a single country, for example, Britain, as such a norm »<sup>24</sup>. Pour Ash, nous ne pouvons nous référer à la normalité sans comprendre toutes les dynamiques internes de la société allemande<sup>25</sup>. Dès lors que cette prise de conscience s'est effectuée, le mot normalité a perdu son sens : « [N]ormality in these circumstances remains a mixed marriage of past and future; such relationships only looks abnormal to more conventional eyes »<sup>26</sup>.

À travers les ouvrages sur la politique étrangère allemande, la *normalité* est définie de plusieurs façons et tous ne s'entendent pas sur les arguments qui appuient

---

<sup>22</sup> Normalité : « Used in domestic affairs, it suggest that the political, social, and cultural institutions of the former federal republic, and even the mentalities of its people, constitute norms to which the east Germans should strive to adapt »: Mitchell G. Ash, *The Power of Intellectuals in Contemporary Germany*, Chicago & London, The University of Chicago Press, 2001, p.297.

<sup>23</sup> *Idem*.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p.310.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p.297.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p.311.

cette position. Ainsi l'impérialisme prussien, la république de Weimar, la montée des fascismes et la division de l'Allemagne en un bloc communiste et un autre occidental, ont conduit plusieurs historiens et théoriciens de l'Allemagne à parler de *normalisation* de la politique étrangère avec l'avènement de la « réunification » : « Unification, in principle, made Germany a normal country »<sup>27</sup>.

### 1.3. Sonderweg et intérêt national

La question des intérêts du gouvernement allemand a longtemps été un sujet tabou. Certains, tel que Ulf Frenkler, déclarent que les Allemands ne peuvent poursuivre une politique d'intérêt national, sans que celle-ci n'évoque rapidement le spectre de l'expansionnisme à l'Est et du Troisième Reich. L'intérêt national, souvent associé à la théorie de la *Sonderweg*, ou « de la voie particulière », apparaît régulièrement comme une menace à la stabilité et à la paix de l'Europe de l'Ouest, dans les analyses du début des années quatre-vingt-dix. Frenkler cite la Première ministre britannique, Margaret Thatcher, pour illustrer cette crainte de l'unification allemande : « Germany will be the Japan of Europe, but worse than Japan' and will finally achieve in peace what Hitler could not accomplish with war »<sup>28</sup>. François Mitterrand, quant à lui, se souciant davantage de la formation de l'Union européenne, conseillait fortement au ministre des Affaires étrangères allemand, Hans-Dietrich Genscher, la voie qu'il devait emprunter afin de se gagner les bonnes grâces du gouvernement français : « Either German unification will follow European unification or you will find yourself opposing a triad (France, Great Britain, Russia)

<sup>27</sup> Andrei S. Markovits et Simon Reich. *The German Predicament. Memory and Power in the New Europe*. New York. Cornell University Press. 1997, p.137.

<sup>28</sup> Ulf Frenkler. « Germany at Maastricht : power politics or Civilian Power? ». dans Sebastian Harnisch et Hanns W. Maull. dir., *Germany as a Civilian Power?*. Manchester & New York, Manchester University Press, 2001, p.28.



– and that will lead into a war »<sup>29</sup>. C'est, entre autres, pour ces craintes suscitées par la valorisation des intérêts nationaux de l'Allemagne, que le gouvernement en place prôna la voie européenne. L'Europe apparaît ainsi pour le gouvernement allemand, surtout au début des années quatre-vingt-dix, comme la possibilité de faire valoir ses intérêts sans se faire soupçonner d'entretenir des visées hégémoniques.

Dans le même ordre d'idées, le politologue Hans-Peter Schwarz explique que le gouvernement allemand pouvait difficilement faire valoir ses intérêts nationaux au lendemain de la réunification, craignant les associations à Bismarck et au III<sup>ème</sup> Reich. Il souligne que le gouvernement allemand a décidé de baser sa légitimité sur les institutions internationales, telle que l'ONU : « Many Germans are inclined to let the UN security council define German interests with regard to trouble puts around the globe »<sup>30</sup>. C'est donc à l'ONU que revenait la responsabilité (indirectement) d'encadrer et de définir cet intérêt national. Selon Schwarz, les raisons qui motivaient une telle distance à l'égard des intérêts nationaux découlent de l'histoire :

The reasons for this noticeable restraint are well-known. They have their origins in the country's recent and less recent past, going back to the founding of the German Empire in 1870-1871. When Germans made any attempt at all to define their foreign policy goals and options, the memory of the years from 1870 to the debacle of 1945 tended to make them avoid the use of the word 'national'. It seemed uncomfortably reminiscent of 'nationalistic', 'National Socialist', and the Nazi dictatorship<sup>31</sup>.

Toutefois, soutient Schwartz, depuis quelques années le gouvernement allemand a démontré que le concept d'intérêt national pouvait être employé en Allemagne<sup>32</sup>. Son texte s'inscrit dans la lignée des auteurs qui défendent la position d'une Allemagne avec des intérêts nationaux, mais sans le retour à une *Sonderweg*, c'est-à-dire dans une *perspective multilatérale* plutôt qu'unilatérale.

<sup>29</sup> *Idem.*

<sup>30</sup> Hans-Peter Schwarz. « Germany's National and European Interests », dans Arnulf Baring, dir., *Germany's New Position in Europe : Problems and Perspectives*, Oxford, Berg Publisher, 1994, p.111.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p.107.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p.110.

Même s'il a suscité un grand intérêt au début du processus de réunification de l'Allemagne, le débat sur les intérêts nationaux et encore plus sur la *Sonderweg* semble être mis de côté depuis que le gouvernement allemand participe plus activement au maintien de la paix au sein des institutions internationales et à l'Union européenne. Toutefois, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, la perception du rôle de la *Bundeswehr* est reliée à l'histoire et à la crainte de l'expansionnisme allemand dans les pays d'Europe de l'Est. Rappelons nous que lors de la crise serbo-croate de 1991-1992, la *Bundeswehr* n'était pas autorisée à se rendre dans les zones occupées par la *Wehrmacht* lors de la Seconde Guerre mondiale.

#### 1.4. Atlantisme ou européenisme ?

Une autre problématique concernant la politique étrangère allemande porte sur l'orientation privilégiée par le gouvernement allemand depuis 1998 : atlantisme ou européenisme (gaullisme) ? Alors que certains dénoncent l'arrivée de la coalition, comme la rupture des bonnes relations transatlantiques, d'autres identifient l'arrivée de George W. Bush comme le véritable moment de scission. Europe ou Amérique, le gouvernement allemand a-t-il vraiment une position bien définie sur cette question? Pouvons-nous vraiment identifier une voie privilégiée?

Lübke meier explique que l'importance du rôle joué par les États-Unis au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, autant au niveau économique que sur le plan du développement politique, a contribué à renforcer les relations germano-américaines<sup>33</sup>. Néanmoins, cette sensibilité historique a-t-elle réellement sa place dans le contexte actuel et surtout en Allemagne de l'Est ?

---

<sup>33</sup> Eckhard Lübke meier, *loc. cit.*, p.27.

Scott Erb explique que les relations avec les Américains sont beaucoup plus difficiles depuis l'arrivée au pouvoir de George W. Bush. Se concentrant sur l'aspect identitaire de la question, il explique qu'une véritable scission s'est opérée depuis la réunification et encore plus depuis l'élection de Bush, entre l'identité allemande et la politique réaliste et unilatéraliste menée par les Républicains aux États-Unis<sup>34</sup> : « While it is tempting to see this as either Germany asserting itself or the European Union becoming a rival to the US, the fact is that US foreign policy identity and the norms guiding US security policy are fundamentally different from those in Germany »<sup>35</sup>. L'europanisme est ainsi davantage relié aux principes et aux objectifs de la coalition au pouvoir en Allemagne depuis 1998. Erb avance même que depuis la guerre en Irak (2003), Gerhard Schröder et Jacques Chirac ont entraîné leur nation respective dans une voie néo-gaulliste.

S'inscrivant dans la mouvance contraire, Max Otte et Jürgen Greve soutiennent que même en 1998, l'Allemagne demeurait dépendante des États-Unis, au niveau de la sécurité, et de l'Union européenne, au niveau économique<sup>36</sup>. Partisans d'une "position du milieu," ou plutôt du statu quo, l'Allemagne est un « middle power »<sup>37</sup> qui intervient autant aux côtés de ses partenaires européens qu'américains et ce malgré l'arrivée de Schröder en 1998<sup>38</sup>. Otte et Greve avancent que l'appui du gouvernement allemand aux États-Unis lors de la guerre au Kosovo s'inscrivait dans la volonté de conserver de bonnes relations transatlantiques<sup>39</sup>. Ils

---

<sup>34</sup> Scott Erb, *op. cit.*, p.184.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p.192.

<sup>36</sup> Max Otte et Jürgen Greve, *op. cit.*, p.196.

<sup>37</sup> Pour Max Otte, l'Allemagne est un « middle power » : « The middle power Germany continued to do what it had always done best : it tried to campaign for stability, preserve the status quo, and reconcile the interests of the parties involved »: *Idem.*

<sup>38</sup> *Ibid.*, p.218.

<sup>39</sup> *Idem.*

expliquent que les relations transatlantiques sont primordiales pour l'Allemagne malgré l'Union européenne, surtout en ce qui a trait à la sécurité<sup>40</sup>.

Pouvons-nous réellement conclure qu'il y a une véritable ligne idéologique, soit l'atlantisme, en se basant sur les analyses de la guerre du Kosovo ou devons-nous y voir l'affirmation de principes liés à une conjoncture particulière ? Le politologue, Henning Tewes développe une troisième voie dans cette controverse. Selon lui, présenter l'orientation de la politique étrangère allemande comme étant *européaniste* (ou *gaulliste*) ou *atlantiste* ne rend pas compte de la complexité de l'histoire de l'Allemagne de l'Est, de l'unification et des relations avec l'Est de l'Europe. Car, en plus de l'*européanisme* et de l'*atlantisme*, il faudrait selon cet auteur ajouter les catégories de *muscovisme* et de *warshavism*<sup>41</sup>. Tewes identifie malgré tout une politique allemande davantage atlantiste en matière de sécurité, qui résulte d'une part de l'appui américain au processus d'unification, et d'autre part, de la faillite de l'Union européenne à amorcer une politique de sécurité commune: « German security policy after 1990 was fundamentally shaped by the modalities of unification, which established Atlanticism as the predominant role in Germany's foreign policy culture »<sup>42</sup>.

\*

Les débats relatifs aux analyses comparatives ont permis de s'interroger sur la spécificité des changements ou des éléments de continuité de la politique étrangère. Ils font ressortir la multiplicité des interprétations des théories de la *normalisation*, l'importance de l'histoire dans l'énoncé de la politique et les difficultés d'identifier

<sup>40</sup> *Ibid.*, p.211.

<sup>41</sup> Le *muscovisme* fait référence aux relations avec la Russie et le *warshavisme* fait référence aux relations avec l'Europe de l'Est, après la fin du pacte de Varsovie.

<sup>42</sup> Henning Tewes. *Germany, Civilian Power and the New Europe : Enlarging Nato and the European Union*, Palgrave, p.195.

une orientation privilégiée de la politique étrangère sans considérer les intérêts en jeu. Ces différents angles d'analyses permettent de faire la lumière sur les difficultés liées à l'interprétation de la politique étrangère allemande et d'en saisir davantage la portée.

## 2. Analyses constructivistes de la politique étrangère

*Eine Nation, die keine sein will.*  
Christian Meier

Les analyses traitant de la construction identitaire comme variable influençant l'orientation de la politique étrangère sont nombreuses. Une sensibilité à cette dimension est importante pour comprendre les débats au sein du champ de la politique étrangère depuis la *querelle des historiens*<sup>43</sup>. Selon le cadre d'analyse constructiviste, la politique étrangère est conditionnée en partie, et elle conditionne en retour, l'identité collective d'une nation, qui s'est formée à travers l'histoire. Ainsi, les décisions prises par les gouvernements sont influencées non seulement par les principes et les valeurs des partis au pouvoir, mais également par une construction sociale de l'identité collective qui impose d'emblée un certain cadre normatif à la politique. Les Américains, par exemple, sont fréquemment hantés par le spectre de la Guerre du Vietnam, alors que les Allemands le sont par les crimes commis par les Nazis. Deux analyses constructivistes apparaissent particulièrement pertinentes sur ce point. Celle de Scott Erb explique que l'Allemagne s'est construite après la réunification une identité de type post-souveraine qui lui est propre en matière de politique étrangère (*Post-Sovereign Foreign Policy Identity*). Proposant une autre approche, mais tout en restant au sein du cadre constructiviste, Sebastian Harnisch, Hanns W. Maull et Henning Tewes soutiennent que l'Allemagne est une puissance civile (*Civilian power*).

### 2.1. Une politique étrangère post-souveraine?

Dans son livre, *German Foreign Policy : Navigating in a New Era*, Scott Erb brosse un tableau des relations entre l'Allemagne, la Russie et les États-Unis. Il soutient que

---

<sup>43</sup> Les enjeux de l'*Historikerstreit*, ou de la querelle des historiens, seront développés dans le troisième chapitre.

la politique étrangère allemande s'est transformée après la réunification, au niveau des relations internationales, en développant une politique identitaire post-nationale. La politique allemande aurait évolué vers une conception de l'identité qui va au-delà du cadre national et ethnique pour se baser sur un ensemble de valeurs et de normes, découlant des leçons tirées de l'histoire et du contexte de la mondialisation<sup>44</sup>. Il tente de démontrer sa thèse en s'appuyant sur l'exemple du Kosovo et des relations avec les États-Unis. Selon Erb, l'implication de la *Bundeswehr* au Kosovo en 1999 s'explique par le souci d'une politique plus fidèle aux principes que défend le gouvernement allemand :

The foreign policy identity of a Germany willing to use military force only in 'moral' circumstances and only as part of an international alliance with legal sanction and in support of international law is indicative of what one would expect from a state with a post-sovereign identity, a conclusion solidified when looking at public debate on the conflict.

Toutefois, l'unilatéralisme politique dont fait preuve le gouvernement américain entrerait, selon lui, en conflit avec les valeurs multilatérales prônées par les partis de la coalition.

La thèse à Erb ne fait pas l'unanimité. Elle est critiquée notamment par Andreas Huyssen. Celui-ci soutient que la politique allemande est toujours celle d'un État-nation oeuvrant dans une optique traditionnelle<sup>45</sup>. Dans le même ordre d'idées, une limite de l'argument de Erb est d'aborder l'évolution de l'identité allemande vers une conception post-nationale comme un élément consensuel dans la société allemande. Il semble ainsi sous-estimer les résistances face à cette orientation. Par exemple, l'adoption de mesures et d'une orientation plus inclusive et républicaine en matière de citoyenneté et d'immigration<sup>46</sup> sont loin de faire l'unanimité. La

<sup>44</sup> Scott Erb, *op. cit.*, p.211.

<sup>45</sup> Andreas Huyssen, *op. cit.*, p.317.

<sup>46</sup> Andreas Huyssen écrit que « l'Allemagne n'est pas un pays d'immigration » en soulignant que les problèmes de la citoyenneté et de l'immigration constitueront sûrement un enjeu de taille pour les anti-nationalistes et la gauche allemande.

conception de la nation allemande définie par la langue et la culture demeure fortement ancrée.

William M. Chandler souligne également que la question du droit des immigrants et des réfugiés demeure un sujet litigieux malgré les efforts de la coalition SPD-Verts d'inculquer une conception européenne de l'identité. Ainsi, le changement de ton se situe plutôt au niveau du discours politique du gouvernement en place depuis 1998, plus précisément du côté du Parti vert, qui tente de divulguer l'idée d'une *nation de citoyens* et même d'une *Europe des citoyens*. Toutefois, les perceptions de la nation allemande varient en fonction de plusieurs facteurs: démographique, géographique et régional, entre autres.

Les débats entourant le concept de la *nation allemande* sont encore très virulents. Mitchell Ash présente d'ailleurs les difficultés de penser l'Allemagne comme une nation en raison des divisions de la guerre froide et des spécificités des expériences historiques. Il tente de démontrer que la construction d'une identité européenne post-nationale est une idée utopique ou encore qu'il s'écoulera beaucoup d'années avant qu'une telle représentation sociale devienne consensuelle.

## 2.2. Une puissance civile ?

Sebastian Harnisch et Hanns W. Maull développent une position analogue à celle de Scott Erb en identifiant l'Allemagne en tant que « pouvoir civil » (*Civilian Power*). Ils tentent de faire la lumière sur l'évolution du rôle de la *Bundeswehr* depuis la réunification en situant celle-ci dans le cadre de la mondialisation et de l'adaptation aux nouveaux enjeux sur la scène mondiale. Harnisch et Maull expliquent que la politique étrangère allemande est celle d'une puissance civile, plus axée sur les droits humains, le respect des valeurs démocratiques et sur le



renforcement de la légitimité des institutions internationales. Ce serait d'ailleurs dans ce souci de respect des droits de l'homme, que la *Bundeswehr* serait intervenue au Kosovo.

Selon moi, cette thèse n'explique pas pour autant que l'intervention au Kosovo, sous le couvert de la défense des droits humains, ait primé sur les valeurs pacifistes auxquelles adhérait une grande partie de l'opinion publique en Allemagne et de la coalition au pouvoir. Harnisch et Maull répondent en partie à cette critique. Ils avancent quelques pistes de recherches afin de déterminer quels sont les comportements qui correspondent aux normes et valeurs d'une « puissance civile ». Selon eux, la raison qui explique la difficulté à établir des liens de causalités se trouve dans le contexte institutionnel, politique et économique dans lequel le gouvernement a dû évoluer.

Le philosophe et sociologue Jürgen Habermas aborde également l'identité allemande. Le thème de l'identité post-nationale est au cœur de la théorie sociologique qu'il développa au cours des années quatre-vingt et quatre-vingt-dix. Chez Habermas, l'identité allemande est un enjeu de luttes constantes et les républicains doivent prendre fermement parti en faveur d'une conception post-nationale de l'identité allemande. Sa défense du patriotisme constitutionnel s'inscrit donc dans le cadre d'une démarche réflexive et volontairement en rupture avec l'identité reposant sur les traits culturels antérieurs à 1945. Il explique que l'intégration à la République fédérale suite à la réunification et à l'adhésion à l'Union européenne, entraîna avec elle un changement de la conception de la nation allemande, d'une conception ethnique et culturelle de la nation à une nation républicaine ou post-nationale :

Cette terminologie républicaine enlève au concept d'État-nation la connotation prépolitique et ethnique qui, dans l'Europe moderne, était

associée au terme d'État-nation. La dissolution du lien sémantique entre citoyenneté et identité nationale tient compte du fait que le passage de l'Union européenne à une union politique dissout la forme classique de l'État-nation.<sup>47</sup>

Contrairement à Harnisch et Maull dont la démarche est plus empirique que programmatique, Habermas ne considère pas que cette identité post-nationale soit un acquis. Il croit plutôt qu'elle est une adaptation nécessaire dans le contexte post-guerre froide, de l'intégration européenne, et qu'elle doit être réaffirmée et défendue sans relâche. C'est une « conception de l'identité nationale fondée sur des bases non plus ethniques mais civiques »<sup>48</sup>. Joschka Fischer semble s'inspirer de Habermas davantage que tout autre auteur dans ses discours sur l'Europe et sur l'importance de l'intégration des communautés ethniques en Allemagne. Il emploie d'ailleurs le même concept lorsqu'il décrit l'Allemagne comme une *nation de citoyens* ou encore lorsqu'il réfère à *l'Europe des citoyens*<sup>49</sup>.

Andreas Huyssen, quant à lui, fait la remarque qu'encore aujourd'hui l'aspect problématique des représentations de la nation en Allemagne se reflète à travers les dissensions entre les Allemands de l'ex-RDA et ceux de l'Ouest. Laurent Carroué et Bruno Odent soulignent ce problème en expliquant que peu après la réunification, des groupes de pression composés d'Allemands de l'ex-RDA revendiquaient la reconnaissance d'un statut identitaire est-allemand<sup>50</sup>. Tant et aussi longtemps que ces différences de perceptions demeureront, la défense d'une identité allemande post-nationale demeurera un idéal parsemé d'embûches.

\*

L'analyse constructiviste de la politique étrangère allemande a amené différents auteurs, tel que Scott Erb, Sebastian Harnisch, Hanns W. Maull et Henning

<sup>47</sup> Jürgen Habermas. *L'intégration républicaine, Essais de théorie politique*. Paris, Fayard, 1998, p.69.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p.243.

<sup>49</sup> Dans son discours du 12 mai 2000, Joschka Fischer déclare que le Parlement européen doit représenter « l'Europe des États-nations et l'Europe des citoyens ».

<sup>50</sup> Laurent Carroué et Bruno Odent, *Allemagne : État d'alerte*, Paris, L'Harmattan, 1994, p.133.

Tewes, à développer des théories pour interpréter l'orientation de la politique étrangère allemande contemporaine. D'une analyse empirique de la politique étrangère basée sur le développement d'une identité post-souveraine et du pouvoir civil, au patriotisme constitutionnel programmatique de Jürgen Habermas, tous s'entendent sur l'importance de la construction identitaire pour analyser la politique étrangère. Selon Tewes, la culture de la politique étrangère revêt un aspect central de l'analyse :

Foreign policy culture is an explanatory tool used to trace the effect of culture and identity on the process of interest definition. It is a set of beliefs collectively held by foreign policy makers about the importance of particular issues for the conduct of foreign policy, in particular about the use of military force, multilateralism and the influence of society<sup>51</sup>.

Les analyses constructivistes de la politique étrangère permettent ainsi de mieux saisir l'influence des normes culturelles et sociales, héritées et retenues de l'histoire, sur la formulation des politiques, mais également, comme nous le verrons dans le troisième chapitre, sur la construction identitaire.

---

<sup>51</sup> Henning Tewes. *op. cit.*, p.10.

Alors que certains, tel que l'historien Gregor Schöllgen, voyaient la réunification comme la possibilité pour l'Allemagne de reformer un État-nation<sup>52</sup>, d'autres remettent en question les fondements d'un nationalisme étatique. Pour Andreas Huyssen, la question du nationalisme allemand ne sera pas réglée tant et aussi longtemps que les élites politiques, intellectuelles et des différents médias ne travailleront pas à dénoncer les problèmes internes<sup>53</sup> (l'intégration des immigrants, le droit du sang, le racisme institutionnel, la fracture Est-Ouest, etc.). Selon lui, les Allemands doivent « sécuriser leur histoire commune »<sup>54</sup> avant d'être apte à imaginer l'Allemagne en tant que *Nation de citoyen*, idéalisée par Habermas, et encore plus en tant qu'*Europe des citoyens* promue par Joschka Fischer. Pour Habermas, l'Europe est la réponse aux problèmes liés à l'identité nationale allemande<sup>55</sup>. Tandis que pour Mitchell G. Ash, l'Europe est davantage un concept auquel adhère une minorité d'intellectuels et de politiciens, dont la réalisation paraît utopique :

When Jürgen Habermas argues that citizenship is not conceptually tied to nationhood and that the nation of citizens does not derive its identity from ethnic or cultural properties, but from the praxis of citizens who actively exercise their civil rights, he underestimates the legitimate need of East and West Germans to secure a common history that as a lot to do with cultural properties and national history<sup>56</sup>.

Il n'en demeure pas moins que la nécessité de promouvoir une identité collective reposant non plus sur la nation, mais sur le pouvoir civique, découle d'une

---

<sup>52</sup> Il fait référence aux interprétations classiques du nationalisme : souveraineté populaire et histoire, langue et culture communes. Gregor Schöllgen, « National Interest and International Responsibility : Germany's Role in World Affairs », dans Arnulf Baring, dir., *Germany's New Position in Europe : Problems and Perspectives*, Oxford, Berg Publishers, 1994, p. 40.

<sup>53</sup> Andreas Huyssen. *op. cit.*, p.325.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p.330.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p.324

<sup>56</sup> Mitchell G. Ash. *op. cit.*, p.310.

conscientisation sociale et historique. La définition très restrictive de la nation promue dans l'histoire du Reich amena le gouvernement allemand et différents théoriciens à se questionner sur le type d'identité à laquelle il désirait contribuer. Malgré les nombreuses tentatives des théoriciens de déconstruire ou de redéfinir le nationalisme allemand, il demeure largement associé dans la perception populaire à l'histoire collective, à une fierté des accomplissements du passé et à une solidarité basée sur la langue et sur la culture.

## **CHAPITRE 3**

### **L'holocauste et la politique étrangère allemande**

## L'holocauste dans la politique étrangère allemande

Le contexte historique est une dimension importante de la construction des identités collectives et nationales. Les mouvements nationalistes participent à la perpétuelle mise en récit de la mémoire collective. Ils interprètent, et dans une certaine mesure, construisent une représentation sociale des réussites ou des échecs du passé, ainsi que les éléments au cœur du sentiment d'appartenance à une communauté de valeurs. À travers ces processus de construction d'imaginaires nationaux, certains événements peuvent représenter des fractures et entraîner le refus ou la remise en question radicale de la continuité des représentations nationales. Ce fut le cas dans la République Fédérale allemande.

Au lendemain de la guerre, la société allemande prenait conscience de l'ampleur de l'entreprise d'extermination nazie. Comment les citoyens allemands peuvent-ils se reconstruire une identité nationale après des événements d'une telle gravité? Voilà une question à laquelle ont dû répondre les Allemands, intellectuels et politiciens, depuis 1945. Elle se pose dans de nouveaux termes depuis 1989 :

The opening of the Berlin Wall on 9 November 1989 dramatically marked the end of the postwar era on both levels, it marked the beginning of a new era on both levels – it marked the beginning of a new era, and the reemergence of the past, however refracted its form. That the symbolic unification of the two Germany's was enacted on the anniversary of the Nazi pogrom of 1938 (*Kristallnacht*) made manifest, once again, the problematic relation of past and present in Germany<sup>1</sup>.

Dans ce chapitre, les interprétations de la mémoire de l'holocauste et leur mobilisation à des fins politiques seront mises en relief. Ensuite, seront exposés les débats historiographiques qui ont marqué les dernières décennies afin de mettre en

---

<sup>1</sup> Moishe Postone. « Germany's Future and Its Unmastered Past », dans Michael G. Huelshoff et al., dir., *From Bundesrepublik to Deutschland: German Politics after Unification*, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 1993, p.293.

perspective les énoncés politiques de Joschka Fischer et de Gerhard Schröder au sein de ce contexte sociolinguistique.



## 1. Les débats historiographiques depuis la Seconde Guerre mondiale

*C'est surtout à cause du souvenir de la solution finale que ce passé ne passe pas.*  
Ernst Nolte lors d'une conférence en 1980

Depuis 1945, plusieurs controverses intellectuelles liées à l'holocauste et à l'identité nationale ont divisé la société allemande. Ces vives discussions sur la place publique entre historiens, philosophes et autres intellectuels, ont été fortement liées aux orientations politiques du gouvernement et à ses efforts pour promouvoir un renouveau du nationalisme depuis les années quatre-vingt. L'identité allemande est ainsi en étroite relation avec l'interprétation qu'en fait l'historiographie et les acteurs politiques.

Dans son livre, *Comprendre Hitler et la Shoah*, Édouard Husson identifie trois grandes périodes liées à différents débats en Allemagne de l'Ouest qui ont marqué autant l'historiographie que la scène politique. Une des principales périodes qu'il identifie est celle de 1950 à 1980 portant sur les problématiques de la division de l'Allemagne, l'anticommunisme, l'antifascisme et la résistance allemande. C'est au cours de cette période qu'ont eu lieu les procès de Nuremberg, condamnant les criminels nazis de la Deuxième Guerre mondiale. Ces procès ont donné lieu à une série de mise en application de lois condamnant tout acte raciste et antisémite.

Les années quatre-vingt voient naître un autre débat, l'*Historikerstreit*. Il s'agit en fait de la problématique de la relation entre la politique étrangère allemande et la mémoire collective, en particulier dans sa relation à l'histoire de la Shoah. L'historienne Mary Nolan souligne que la querelle des historiens n'est pas un simple désaccord entre intellectuels : « It is part of a larger controversy about the political

uses of history and the relationship between historical consciousness and identity »<sup>2</sup>. Plusieurs événements préparèrent le terrain pour que l'*Historikerstreit* soit portée au sein de l'espace public allemand, dont les controversés projets du musée d'histoire de l'Allemagne à Berlin et de la maison d'histoire de la République fédérale à Bonn, ainsi que la visite de Reagan et Kohl au cimetière de Bitburg.

Ces événements ont soulevé plusieurs problèmes de fond. Quelle approche historique un musée d'histoire nationale doit-il promouvoir? Ou comme le demande Mary Nolan; « What sort of national identity is possible and desirable for Germans after fascism ? »<sup>3</sup>. Quels sont les implications éthiques et politiques d'une visite diplomatique d'un cimetière où sont enterrés des soldats SS ? Il s'agit de questionnements sociaux liés non seulement à la perception du passé, mais à l'identité collective présente et à venir. Différents historiens et intellectuels ont investi le débat, certains par convictions méthodologiques et socio-historiques, plusieurs par convictions politiques. Ernst Nolte et Jürgen Habermas sont les grandes figures de cette querelle entre le révisionnisme et l'histoire critique, mais d'autres historiens et intellectuels y ont participé. Les enjeux soulevés par cette querelle ne sont jamais disparus de l'espace public allemand depuis les années quatre-vingt.

Enfin, la dernière grande période à laquelle réfère Édouard Husson est celle qui débute avec la réunification et s'étend jusqu'à aujourd'hui. Cette étape décisive de la politique allemande est marquée par la crainte de voir émerger une nouvelle Allemagne forte et indépendante. C'est aussi le retour de la question du nationalisme allemand et du nazisme, relancé entre autres par Daniel Jonah Goldhagen dans *Les bourreaux volontaires de Hitler*. Ce livre accuse les Allemands de n'avoir pas réagi à la persécution des Juifs et d'avoir participé collectivement à l'holocauste.

---

<sup>2</sup> Mary Nolan. « The Historikerstreit and Social History », *New German Critique*, no.44 (printemps-été 1988), p.53.

<sup>3</sup> *Idem*.

### 1.1. Position politiques contestées et contestables

Le 5 mai 1985, le chancelier Kohl et le président des États-Unis, Ronald Reagan, ont visité le cimetière de Bitburg pour commémorer la mémoire des Allemands morts à la guerre. Dans ce cimetière militaire étaient enterrés des soldats de l'armée régulière et des Waffen-SS<sup>4</sup>. Reagan avait alors déclaré; « [the SS] were victims, just as surely as the victims in the concentration camps »<sup>5</sup>. Même avant cette déclaration de Reagan, l'annonce de cette visite avait soulevé un tollé à Washington. Elle eut lieu malgré l'avis du président de l'*Holocaust Memorial Council* américain et malgré la pression de différents journaux comme le *Washington Post* qui qualifiaient cette initiative « d'obscène »<sup>6</sup>. Les chefs d'État tentèrent de réparer ce faux-pas par une visite du camp de concentration de Bergen-Belsen. Tel que le souligne Peter Reichel, la visite du cimetière de Bitburg fut de très courte durée, quatre minutes exactement, et le discours de Reagan fut prononcé à la base aérienne américaine non loin de là, en raison de la controverse que cette visite suscitait. Néanmoins, le mal était fait et l'action était révélatrice de la position du gouvernement allemand à l'égard de la mémoire de l'holocauste : « ...l'opinion publique internationale avait été choquée par ce qu'elle jugeait une banalisation du passé allemand »<sup>7</sup>. Toutefois dans la République fédérale, Peter Reichel souligne qu'un sondage du 8 et 9 mai 1985 montre que 70% des citoyens de la RFA voyaient ce geste comme un « signe de réconciliation » entre les États-Unis et l'Allemagne<sup>8</sup>. Pour Donald Schwartz, le fait de placer sur le même plan la chute des SS et le génocide est du même ordre que

<sup>4</sup> Edouard Husson, *Comprendre Hitler et la Shoah : Les historiens de la République fédérale d'Allemagne et l'identité allemande depuis 1949*, Paris, Presses Universitaires de France, 2000, p.192.

<sup>5</sup> Donald Schwartz, « Who will tell them after we're gone ? : Reflections on teaching the Holocaust », *History Teacher*, Vol. 23, no. 2 (février 1990), p.98.

<sup>6</sup> Peter Reichel, *L'Allemagne et sa mémoire*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1998, p.242.

<sup>7</sup> Edouard Husson, *op. cit.*, p.192.

<sup>8</sup> Peter Reichel, *op. cit.*, p.243.

l'interprétation de Hillgruber qui considère que l'holocauste est un mal égal à la destruction du Reich.

Un peu plus tard, en 1988, le président du *Bundestag*, Philipp Jenninger (CDU), donnait sa démission après avoir prononcé un discours qui fut interprété par plusieurs comme une « apologie du nazisme » lors du 50<sup>e</sup> anniversaire de la Nuit de cristal<sup>9</sup>. Au fil du temps, le gouvernement du CDU a fait face à de nombreuses critiques liées à des actions ou des événements contestés d'un point de vue historique, mais également d'un point de vue éthique vis-à-vis de la Shoah et de l'histoire allemande.

Au début des années quatre-vingt, le chancelier Helmut Kohl invitait un groupe d'historiens, essentiellement conservateurs, à participer à une réflexion sur l'identité nationale et l'histoire :

Le chancelier conservateur, Helmut Kohl, avait, dans une série de petits essais de réflexion, appelé les historiens à participer plus activement à la formation d'un sentiment d'identité avec le passé allemand, lequel passé, soutenait-il, avait été en grande partie conditionné par la situation fatidique de l'Allemagne au centre de l'Europe. Prenant des accents de Cassandre, il affirmait que seul un patriotisme ancré dans une vision plus positive de l'histoire pouvait remédier à l'effondrement du consensus sur les valeurs qui s'était produit en Allemagne de l'Ouest après la guerre et combler les dangereuses divisions sociales et politiques qui en avaient résulté<sup>10</sup>.

Plusieurs ont répondu à l'appel dont Michael Stürmer, un historien révisionniste et néo-conservateur, qui était un conseiller de Helmut Kohl et de Franz-Joseph Strauss au début des années quatre-vingt<sup>11</sup>. L'historien Stefan Berger explique que des intellectuels, tels que Michael Stürmer et Klaus Hildebrandt, ont répondu au mandat du gouvernement chrétien-démocrate de procéder à une révision de l'histoire dans le but de contribuer à la formation d'une identité nationale positive et de se prémunir

<sup>9</sup> Dennis L. Bark et David R. Gress. *Histoire de l'Allemagne depuis 1945*. Paris. Éditions Robert Laffont. 1992. p. 987.

<sup>10</sup> Ian Kershaw. *Qu'est-ce que le nazisme ? Problèmes et perspectives d'interprétation*. Paris, Gallimard. 1997. p.362.

<sup>11</sup> Beatrice Heuser. « Museums, Identity and Warring Historians-Observations on History in Germany », *The Historical Journal*, Vol.33, no.2 (juin 1990), p.429.

contre la « menace » communiste : « A number of largely conservative historians, in broad sympathy with the ruling Christian Democrat government, made continued efforts to redefine the parameters of a positive national identity which would help to immunize the Federal Republic against an alleged communist threat »<sup>12</sup>. C'est dans cette perspective que le gouvernement de Kohl appela à la formation d'un groupe d'historiens et d'intellectuels devant déterminer les éléments historiques du futur musée d'histoire à Berlin et de la maison d'histoire de la République fédérale à Bonn. Loin d'être une initiative banale, la création du musée national a amené un important questionnement: quel type d'histoire ce musée allait-il préconiser? Un musée est souvent une présentation générale de l'histoire dont les concepteurs doivent avoir recours à des processus de discrimination : « At issue was whether the museums should provoke a critical confrontation with the past or promote national identity »<sup>13</sup>.

Il fut facile pour plusieurs intellectuels de l'époque de répondre à la première question. La majorité des historiens sélectionnés étaient reconnus pour leur conservatisme. De plus, l'objectif du projet de Helmut Kohl était clairement de promouvoir l'identité nationale. La crainte de plusieurs historiens était d'assister à la construction d'un musée d'histoire révisé, reléguant aux oubliettes l'holocauste et ceux qui y ont contribué. Jürgen Habermas par exemple craignait de voir naître « un nouveau révisionnisme »<sup>14</sup>. Ses craintes se sont révélées fondées.

C'est dans ce contexte politique qu'émergea la querelle des historiens : « Each of these controversies, which were initiated by actions from the right, reflect

<sup>12</sup> Stefan Berger. « Historians and Nation-Building in Germany after Reunification », *Past and Present*, no.148 (août 1995), p.193.

<sup>13</sup> Mary Nolan, *loc. cit.*, p.63.

<sup>14</sup> Jürgen Habermas. « Une manière de liquider les dommages : Les tendances apologétiques dans l'historiographie contemporaniste allemande », dans *Devant l'Histoire : Les documents de la controverse sur la singularité de l'extermination des Juifs par le régime nazi*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1988, p.55.

the growing desire of conservative politicians, such as Helmut Kohl and Franz Josef Strauss, and conservative historians, such as Stürmer, for a usable past»<sup>15</sup>. Toutefois, l'*Historikerstreit* a entraîné de nombreux intellectuels à promouvoir de façon concrète la responsabilité allemande et l'importance de la mémoire de l'holocauste dans l'identité, ainsi souligne Charles Maier « Identity is the result of accepting responsibility »<sup>16</sup>. L'exposition du 8 mai 1995 à Hambourg en est un exemple; son objectif avoué était de « rompre avec la tendance de vouloir considérer les crimes nazis sous une perspective totalitaire et d'ainsi passer sous silence les crimes de l'autre »<sup>17</sup>.

## 1.2. Historikerstreit

La querelle des historiens est née au milieu des années quatre-vingt dans ce contexte de débats sur la mémoire de l'holocauste et sur son interprétation: « Hence questions of national identity and the national problem formed the focus of major publications in the first half of the 1980s »<sup>18</sup>. Elle est issue de la tentative de plusieurs intellectuels de réviser l'histoire de la période nazie afin d'en retirer des éléments plus positifs et de reconstruire un nationalisme allemand plus confiant et plus solidement ancré dans le long continuum historique précédant la Seconde Guerre mondiale: « L'un des enjeux de la querelle des historiens (...) était le rôle que pouvait jouer l'histoire dans la création d'un sentiment positif d'identité nationale et l'obstacle que représentait à cet égard, le IIIe Reich »<sup>19</sup>. Le projet de restructuration du nationalisme allemand rencontra une vive opposition lorsque Jürgen Habermas répondit, dans un article de

<sup>15</sup> Mary Nolan, *loc. cit.*, p.61.

<sup>16</sup> Charles S. Maier, *The Unmasterable Past : History, Holocaust, and German National Identity*, London. Harvard University Press. p.136.

<sup>17</sup> Édouard Husson, *op. cit.*, p.245.

<sup>18</sup> Stefan Berger, *loc. cit.*, p.193.

<sup>19</sup> Ian Kershaw, *op. cit.*, p.399.

l'hebdomadaire *Die Zeit* le 11 juillet 1986, à un mouvement d'historiens néo-conservateurs<sup>20</sup>. Habermas les accusait d'avoir initié une réinterprétation de l'histoire allemande ayant pour but d'embellir et de réinventer l'histoire nationale à des fins politiques. Il en découla une longue controverse entre un camp associé au révisionnisme, Ernst Nolte, Andreas Hillgruber et Michael Stürmer, et un camp associé à l'histoire critique, Jürgen Habermas, Hans-Ulrich Wehler et Jürgen Kocka. Ces derniers se livrèrent à une critique de ce qu'ils percevaient comme une tendance à la relativisation de la période nazie, ou encore, à ce que Moïche Postone qualifiait de *répression historique*.

#### *Les révisionnistes*

Ernst Nolte, historien allemand, fut mis à l'avant scène médiatique lorsque dans un article du 6 juin 1986, *Un passé qui ne veut pas passer*, il dénonçait la prédominance du souvenir de la solution finale dans l'historiographie allemande. Dès 1980, Nolte appelait à la révision de l'histoire du III<sup>e</sup> Reich et au développement d'une identité nationale sur des bases plus solides<sup>21</sup>. Pour Nolte, « le principal obstacle à une vision plus appropriée du passé nazi demeure le souvenir durable qu'a laissé la solution finale dans la conscience historique »<sup>22</sup>. Il critiquait ainsi les écrits des historiens qui mettaient l'accent sur les aspects négatifs de l'histoire en contribuant à une mémoire axée sur la culpabilité allemande et en omettant le contexte dans lequel s'inscrivait le III<sup>e</sup> Reich : « Si le Reich reste vivant, c'est donc

<sup>20</sup> Ian Kershaw, *op. cit.*, p.361.

<sup>21</sup> Ernst Nolte, « Légende historique ou révisionniste », dans *Devant l'Histoire : Les documents de la controverse sur la singularité de l'extermination des Juifs par le régime nazi*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1988, p.10.

<sup>22</sup> Ian Kershaw, *op.cit.*, p.366.

d'une façon entièrement négative. Les livres écrits à son sujet en sont à la fois le symptôme et l'une des causes »<sup>23</sup>.

Dans un article du *Frankfurter Allgemeine Zeitung* du 6 juin 1986, Nolte affirmait que « le moment [était] venu de reconsidérer l'ère nazie et, en particulier, de repenser l'holocauste à la lumière des autres génocides commis au XX<sup>e</sup> siècle »<sup>24</sup>. Il contestait ainsi l'unicité de l'holocauste. Dans cet article, il s'est contenté de remettre en question l'intérêt porté à l'holocauste pour servir son objectif principal qu'est la révision de l'histoire allemande, mettant moins l'accent sur l'holocauste et davantage sur les grandes réalisations des Allemands.

Un autre argument de Ernst Nolte était qu'il est important de considérer la menace que représentaient les bolcheviques pour comprendre le nazisme. Cet argument tend à banaliser le régime nazi en le présentant comme une réponse à la montée du bolchevisme. Selon Nolte, « Auschwitz ne résulte pas principalement de l'antisémitisme traditionnel, il ne s'agissait pas au fond d'un simple génocide, mais bien plutôt d'une réaction, elle-même fruit de l'angoisse, suscitée par les actes d'extermination commis par la révolution russe »<sup>25</sup>. Cet argument dans le contexte de la guerre froide et de la lutte contre le communisme présente, encore une fois, le nazisme comme une idéologie essentiellement en réaction face à l'environnement extérieur de l'Allemagne.

Edouard Husson, historien français, souligne que dès les années soixante-dix, Nolte « dénationalise de plus en plus la question du fascisme comme antimarxisme »<sup>26</sup>. Le professeur d'études germaniques Joseph Rovin critiquait précisément cette thèse de Nolte qui non seulement considère le bolchevisme et le

<sup>23</sup> Ernst Nolte, « Légende historique ou révisionniste », dans *Devant l'Histoire...*, p.9.

<sup>24</sup> Ian Kershaw, *op. cit.*, p.362.

<sup>25</sup> Ernst Nolte, « Légende historique ou révisionniste », dans *Devant l'Histoire...*, p.21.

<sup>26</sup> Edouard Husson, *op. cit.*, p.139.; Ernst Nolte développe cette thèse dans un ouvrage intitulé *La Guerre civile européenne*, paru en 1987 : *Ibid*, p.140.



nazisme comme des jumeaux, mais voit dans le bolchevisme un précurseur du nazisme. Selon lui, Nolte plaçait sur un pied d'égalité les crimes des Bolcheviques et ceux des Nazis<sup>27</sup>. Quant à Joachim Fest, historien allemand, il appuyait les allégations de Nolte en affirmant que la seule distinction entre les crimes nazis et les horreurs perpétrés par les Russes était la technologie utilisée<sup>28</sup>. Selon Édouard Husson;

Nolte pousse jusqu'au bout la lecture postnationale de l'histoire de l'Allemagne. Substituant à la réalité d'une guerre des peuples européens qui commence en 1914, déclenchée en premier lieu par l'Allemagne, et dans laquelle vient se déployer, à partir de 1918, une guerre civile européenne, Nolte en vient à retirer tout sens à la lutte commune des Occidentaux et des Soviétiques contre l'Allemagne nazie – qu'il avait encore exposé avec nuances dans « Deutschland und der Kalte Krieg »<sup>29</sup>.

Enfin Ernst Nolte n'invitait pas seulement les historiens à se questionner quant aux origines de la politique nazie et à reconsidérer l'holocauste par rapport à d'autres actes de tueries ou de génocides, mais également à se questionner d'une façon plutôt ambiguë quant à la culpabilité des juifs : « Quand on emploie la formule de la *culpabilité allemande*, on s'évertue un peu trop à oublier qu'elle répond à celle de la *culpabilité des juifs*, qui était l'un des principaux arguments du national-socialisme »<sup>30</sup>. Ian Kershaw critiquait Nolte de présenter l'historiographie de l'holocauste comme le *triomphe des victimes juives du nazisme*<sup>31</sup>. Tandis que Charles S. Maier, souligne l'ambiguïté de l'argument de Nolte dont l'interprétation a facilement pu être reprise par les Néo-nazis<sup>32</sup> :

To compare two events does not entail claiming that one causes the other. Comparison is a dual process that scrutinizes two or more systems to learn what elements they have in common, and what element distinguishes them.

<sup>27</sup> Joseph Rovin. « Introduction », dans *Devant l'Histoire...*, p.XXVI.

<sup>28</sup> Donald Schwartz. *loc. cit.*, p.96.

<sup>29</sup> Édouard Husson. *op. cit.*, p.150.

<sup>30</sup> Ernst Nolte. « Un passé qui ne veut pas passer », dans *Devant l'Histoire...* p.31.

<sup>31</sup> Ian Kershaw. *op. cit.*, p.174.

<sup>32</sup> Charles S. Maier. *op. cit.*, p.67.

The issue to be resolved is under what circumstances comparison adds knowledge<sup>33</sup>.

Maier critique l'attribution par Nolte d'une relation causale entre le régime bolchevique et le régime nazi.

Les positions de Nolte étaient tellement controversées qu'elles furent critiquées également par plusieurs conservateurs. Ce qui semble toutefois faire l'unanimité chez les néo-conservateurs, c'est le droit de revendiquer une histoire révisée et la naissance de nouvelles approches historiographiques.

D'autres historiens ont défendu des positions similaires à celles de Nolte. Parmi ces derniers se trouvent Joachim Fest et Klaus Hildebrand qui ont pris part à ce débat sur l'historiographie allemande en permettant sa diffusion et en le commentant. Certains, comme Michael Stürmer, étaient partisans d'une « représentation unificatrice de l'histoire » dans le but de renforcer le sentiment national et rejetaient les arguments de l'histoire critique les jugeant culpabilisants<sup>34</sup>.

Stürmer considérait qu'il fallait beaucoup plus qu'une révision de l'histoire, parce que l'Allemagne était un pays « privé histoire, » un *no man's land historique*<sup>35</sup> : « (...) dans un pays privé d'histoire, l'avenir appartient à celui qui donne un contenu à la mémoire, crée les concepts et interprète le passé »<sup>36</sup>. Nolan critiquait cette position de Stürmer arguant que « [...] Germany is not a *country without history* if by that is meant a country with no interest in history ».

L'historien Andreas Hillgruber soulignait les efforts, qu'il jugeait héroïques, de l'armée allemande qui a tenté de freiner la menace bolchevique à l'Est. Dans cet ordre d'idées, il

---

<sup>33</sup> *Ibid.*, p.69.

<sup>34</sup> Ian Kershaw. *op. cit.*, p.363

<sup>35</sup> *Ibid.*, p.383

<sup>36</sup> Michael Stürmer. « L'histoire dans un pays privé de son histoire », dans *Devant l'Histoire....* p.25.

[...] invitait ses compatriotes à faire preuve d'empathie pour ces soldats allemands qui avaient combattu sur le front de l'Est à la fin de la guerre et tenté, dans un effort désespéré, d'arrêter la progression du bolchevisme, d'empêcher que les provinces orientales du Reich, ainsi qu'une bonne partie de l'Europe centrale et orientale, ne tombent aux mains des Soviétiques<sup>37</sup>.

Une telle perspective le mena même à suggérer que « la destruction du Reich était une aussi grande tragédie que l'holocauste »<sup>38</sup>. Ce qui pose davantage problème est qu'il néglige que ces "héros" du front de l'Est permettaient que se poursuive le génocide de millions de Juifs<sup>39</sup> derrière la ligne de front.

Les positions des révisionnistes ont bénéficié de l'appui de la presse conservatrice, du gouvernement de l'époque et de ses partisans. Plusieurs de leurs arguments ont été récupérés par les mouvements néo-nazis. Postone soutient que dans les années quatre-vingt, les agissements de la droite conservatrice témoignaient du fait qu'une répression historique se poursuivait systématiquement :

I am referring to the degree to which the new conservatives presented Germany and the Germans during the Third Reich as having been victim. Or a potential one. One example is the law passed in the mid-1980s by the Bundestag implicitly equating the Holocaust and the expulsions of the Germans from the East in 1944-45<sup>40</sup>.

Plusieurs critiques interprétaient ces approches comme une apologie du nazisme<sup>41</sup>.

### *L'histoire critique*

Les partisans de l'histoire critique, tels Jürgen Habermas, Jürgen Kocka et Hans Mommsen, ont répondu négativement à l'entreprise de révision de l'histoire des historiens néo-conservateurs. Dans un article de l'hebdomadaire *Die Zeit* le 11 juillet 1986, intitulé *Une manière de liquider les dommages; Les tendances apologétiques dans l'historiographie contemporaniste allemande*, Habermas accusait

<sup>37</sup> Ian Kershaw, *op. cit.*, p.362.

<sup>38</sup> Donald Schwartz, *loc. cit.*, p.96.

<sup>39</sup> Jürgen Habermas, « Une manière de liquider les dommages », dans *Devant l'Histoire...*, p.49.

<sup>40</sup> Moishe Postone, *op. cit.*, p.295.

<sup>41</sup> Donald Schwartz, *loc. cit.*, p.97.

les révisionnistes, tels Stürmer, Hillgruber et Nolte, de procéder à une « interprétation fonctionnelle de la conscience historique »<sup>42</sup>. De son côté, quel type de conscience historique l'histoire critique cherchait-elle à promouvoir ?

Dans sa réponse Habermas défend une conception post-nationale de l'identité, c'est-à-dire une identité basée sur la Loi fondamentale et les valeurs libérales et occidentales. Une conception qui va au-delà de la définition traditionnelle du nationalisme :

Le seul patriotisme qui ne fasse pas de nous des étrangers en Occident est un patriotisme constitutionnel. Malheureusement, un engagement ancré dans des convictions favorables aux principes constitutionnels universalistes n'a pu se forger dans la nation culturelle des Allemands qu'après – et à travers – Auschwitz. Quiconque entend, par d'aussi vaines formules, effacer la honte que cette réalité nous a mise au front, quiconque entend rappeler les Allemands à une formule conventionnelle de l'identité nationale, celui-là détruit la seule base solide de notre attachement à l'Ouest<sup>43</sup>.

Il défend un patriotisme constitutionnel qui découle des leçons tirées du passé, favorisant, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, le concept de citoyenneté davantage que celui de la nation : « Habermas endorses a post-traditional identity, a constitutional patriotism that represents both a clear departure from previous political and cultural nationalism and an unequivocal acknowledgement of a Federal Republic's acceptance of Western values »<sup>44</sup>.

Édouard Husson est sceptique face à l'entreprise de Habermas d'aller « au-delà » d'une identité nationale. Selon lui, la meilleure façon de combattre le mouvement des révisionnistes et de la droite politique est de se réappropriier le concept de nationalisme et d'offrir une définition plus inclusive, faisant référence à la mémoire de l'holocauste<sup>45</sup>. Pour sa part l'historien Stefan Berger croit qu'une identité fondée sur les valeurs constitutionnelles ne peut effacer les références

---

<sup>42</sup> Jürgen Habermas. « Une manière de liquider les dommages », dans *Devant l'Histoire....* p.47.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p.58.

<sup>44</sup> Mary Nolan, *loc. cit.*, p.64.

<sup>45</sup> Édouard Husson, *op. cit.*, p.331.

ethniques et culturelles de la mémoire collective : « Instead Germans will have to learn once again that nations rest on the collective memory of a long and common history, which includes an ethnic factor »<sup>46</sup>. Pour illustrer ce recours presque « instinctif » aux référents ethniques, Berger rappelle une citation de Brigitte Seebacher-Brandt de 1989 dans le *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, veuve de Willy Brandt et historienne, qui critique la gauche politique de ne pas comprendre « l'esprit du peuple » : « The nation remains the natural and normal, the obvious frame of reference for the people, into which they are born »<sup>47</sup>.

L'historien anglais, Ian Kershaw, quant à lui, pose la question : « Dans quelle mesure l'identité politique d'une nation doit effectivement s'enraciner dans une conscience historique ? »<sup>48</sup> Il dénonce le mouvement révisionniste des années quatre-vingt, en particulier pour « l'ambiguïté de [ses] implications morales et politiques »<sup>49</sup>. Certains vont plus loin que le scepticisme de Kershaw. Dans un article du *TAZ*, du 12 juillet 1986, Micha Brumlik, professeur de pédagogie à Heidelberg, qualifie les écrits des historiens révisionnistes de « littérature à quatre sous » et « pro-nazis »<sup>50</sup>. Il rejette ce qu'il appelle la *culture du refoulement* et prône une interprétation de l'histoire qui ne relègue pas aux oubliettes l'histoire du troisième Reich et de l'holocauste, ce que Habermas critique comme étant « a flight from history ». Jürgen Kocka, historien de l'école de Bielefeld, abonde dans ce sens, en s'opposant à la relativisation des crimes nazis. Il blâme ces historiens de procéder à la révision de l'histoire dans un objectif politique, dans une perspective nationale<sup>51</sup>. Ainsi plusieurs historiens critiquent cette tendance dont les visées nationalistes

<sup>46</sup> Stefan Berger, *loc. cit.*, p.200-201

<sup>47</sup> *Ibid.*, p.201.

<sup>48</sup> Ian Kershaw, *op. cit.*, p.390.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p.388.

<sup>50</sup> Micha Brumlik, « Le front Est comme nouveau mythe national : Les derniers développements de la science historique en RFA », dans *Devant l'Histoire....*, p.61.

<sup>51</sup> Jürgen Kocka, « Staline et Pol Pot ne doivent pas servir à refouler Hitler », dans *Devant l'Histoire....*, p.116.

passent par une interprétation romantique de l'histoire : « ...Habermas, Wehler and Broszat strive for a calm and reasoned acceptance of constitutional democracy, built on a critical understanding of Germany's recent past »<sup>52</sup>.

\*

La querelle des historiens est un débat relié à la construction des identités collectives. Elle a engendré une réflexion d'ordre non seulement historique, mais aussi politique. Les politiciens ont contribué, par l'énoncé de la politique intérieure et étrangère, à la polémique qui émergea en 1986 dans la presse allemande. Les stratégies adoptées par les acteurs politiques ont parfois une lourde portée, sociale notamment.

Ian Kershaw distingue deux tendances dans l'interprétation de l'histoire allemande :

D'un côté, la volonté de créer un sentiment d'identité nationale en s'appuyant sur une interprétation du passé qui ne cherche pas à occulter les crimes du nazisme, mais à les transcender en les historicisant, en les insérant dans la longue durée et une perspective plus vaste embrassant de multiples facettes de l'histoire allemande, de l'autre, une démarche qui voit dans Auschwitz le point de départ incontournable de tout ce qu'il peut y avoir de positif dans une forme post-nationale d'identité.<sup>53</sup>

Selon Kershaw, les révisionnistes ont remporté le débat dans les années soixante-dix et quatre-vingt, mais après la réunification en 1990, la querelle a repris de plus belle : « L'unification allemande a, par la force des choses, modifié les termes de la question de l'identité et donc aussi la vision du passé national »<sup>54</sup>.

---

<sup>52</sup> Mary Nolan. *loc. cit.*, p.65.

<sup>53</sup> Ian Kershaw. *op. cit.*, p.400.

<sup>54</sup> *Idem.*

Le contexte politique de la guerre froide entraînait des débats sur l'holocauste dont les motivations étaient en partie énoncées par la lutte au communisme à l'Ouest et au capitalisme à l'Est. Certains historiens de l'Ouest se confortaient dans la thèse du totalitarisme, mettant de l'avant l'idée que sous un régime totalitaire toute résistance était vaine en plus de mettre dans le même sac le nazisme et le stalinisme<sup>55</sup>. Tandis qu'à l'Est, c'est l'image de la résistance communiste sous le nazisme qui prédominait, avec les figures emblématiques de Rosa Luxembourg et Karl Liebknecht, ainsi que la thèse selon laquelle le développement du capitalisme est favorable à l'émergence du fascisme<sup>56</sup> : « Les dirigeants du nouvel État (RDA) avaient fait la guerre dans les rangs de l'Armée rouge ou souffert dans les prisons ou les camps du régime. Quant au peuple, les criminels individuels éliminés, le baptême communiste lui procurait une virginité historique nouvelle »<sup>57</sup>. En somme, les querelles liées à l'holocauste furent fortement influencées par la division de l'Allemagne et la confrontation entre l'Est et l'Ouest. D'un côté comme de l'autre, ces positions étaient révélatrices des tensions et intérêts politiques dans le cadre de la guerre froide. La thèse du totalitarisme sous-estime l'appui de certaines classes politiques, économiques et sociales aux idées racistes et antisémites. Alors que la thèse marxiste a tendance à sous-estimer l'importance de l'antisémitisme dans le nazisme en se concentrant que sur les relations entre capitalisme et nazisme<sup>58</sup>.

---

<sup>55</sup> Peter Reichel, *op. cit.*, p.37-38.

<sup>56</sup> *Idem.*

<sup>57</sup> Joseph Rovin, « Introduction », dans *Devant l'Histoire...*, p.XVIII.

<sup>58</sup> Moishe Postone, *op. cit.*, p.296.

## 2. Réunification de l'Allemagne : Le retour de la querelle des historiens après 1990

La chute du mur de Berlin marque la réunification allemande et la fin de l'emprise soviétique sur l'Allemagne de l'Est. Elle relance les débats liés à l'identité allemande. Peter Reichel souligne que « l'intégration des *Länder* de l'ancienne RDA dans l'Allemagne fédérale a bouleversé la politique historique. La fin de la partition de l'Allemagne a modifié le regard porté sur l'histoire allemande et sur la période nationale-socialiste en particulier »<sup>59</sup>. Les discussions sur l'identité allemande ont repris, autant en ce qui a trait à l'intégration de l'Allemagne de l'Est, à la mémoire de l'holocauste, au nouvel enseignement de l'histoire allemande et au nationalisme allemand.

Ces dissensions témoignent que le malaise relié à la mémoire de l'holocauste est loin d'être atténué. Dans un article du *Frankfurter Allgemeine Zeitung* publié le 8 mai 1995, Rainer Zitelman, Karlheinz Weissmann et Heimo Schwilk dénonçaient la « terreur exercée sur l'opinion par la *political correctness* » qui empêcherait, selon eux, le peuple allemand de devenir « une nation normale, c'est-à-dire de fonder sa politique étrangère et intérieure sur ses seuls intérêts nationaux »<sup>60</sup>. En 1996, la controverse reprenait de façon plus acerbe avec la sortie du livre de Daniel Jonah Goldhagen, *Les bourreaux volontaires de Hitler; les Allemands ordinaires et l'holocauste*.

### 2.1. Le débat Goldhagen

Le livre de l'historien américain Daniel Jonah Goldhagen a soulevé un tollé chez les historiens de la période nazie. La thèse qu'il soutenait était que :

---

<sup>59</sup> Peter Reichel. *op. cit.*, p.35.

<sup>60</sup> Édouard Husson. *op. cit.*, p.224.



[...] la Shoah résulte avant tout de l'antisémitisme éliminationniste si profondément ancré au cœur de la culture politique allemande, que nombre d'Allemands ordinaires, représentatifs de toute la société étaient aptes à devenir, comme l'auraient été presque tous les autres, des bourreaux volontaires de Hitler<sup>61</sup>.

Selon Goldhagen, la majorité des Allemands appuyaient les politiques discriminatoires et éliminationnistes à l'endroit des Juifs. Selon sa thèse, l'holocauste n'était que « le stade ultime » d'un antisémitisme latent au sein de la société allemande :

Les croyances qui étaient déjà le bien commun du peuple allemand au moment de l'arrivée de Hitler au pouvoir, et qui ont conduit le peuple allemand à donner son approbation et à participer aux mesures éliminationnistes des années 30 étaient les croyances qui préparaient les Allemands (non seulement ceux que les circonstances, le hasard ou un libre choix transformeraient en agents de l'Holocauste, mais aussi l'immense majorité de la population) à comprendre, approuver et, quand ce serait possible, épauler l'extermination totale du peuple juif. La vérité à laquelle on ne saurait échapper est celle-ci : à l'égard des Juifs, la culture politique allemande en était arrivée à un point où un nombre immense d'Allemands ordinaires, représentatifs de toute la société, étaient aptes à devenir, comme l'auraient été presque tous les autres, des bourreaux volontaires au service de Hitler<sup>62</sup>.

La problématique de la responsabilité collective que relance Daniel J. Goldhagen ne pouvait faire autrement que de réactiver le questionnement sur la légitimité du nationalisme allemand. Par ce livre, une question refait surface : qui doit être tenu responsable pour les crimes nazis et quelles sont les motivations ? Pour Goldhagen, la réponse se trouvait dans l'adhésion profonde et presque naturelle du peuple allemand à une forme exacerbée d'antisémitisme. La culpabilité allemande, entendue dans un sens large, était selon lui sans équivoque.

Toutefois, la problématique de la culpabilité allemande demeure complexe et les motivations des Allemands à l'époque nazie le sont tout autant. Klaus Günther, un théoricien du droit, explique que la façon d'aborder cette problématique dépend

<sup>61</sup> Dominique Vidal. *Les historiens allemands et la Shoah*. Paris. Éditions Complexes, 2002, p.237.

<sup>62</sup> Daniel J. Goldhagen. *Les bourreaux volontaires de Hitler : Les Allemands ordinaires et l'holocauste*. Paris. Éditions du Seuil, 1997. p.444-445.

non seulement des données empiriques, mais également de la façon d'interpréter ces données :

How much responsibility we ascribe to individuals and how much to historical circumstance, where we draw the boundaries between individual freedom and constraint, guilt and innocence – these decisions depend on the particular pre-understanding with which we approach the events. The hermeneutic ability to recognize the true scope of responsibility and complicity for crimes varies with our understanding of freedom: how we value ourselves as persons and how much we expect from ourselves as political actors<sup>63</sup>.

L'aspect le plus problématique de la thèse de Goldhagen réside dans le fait qu'il ne semble pas prendre en compte le contexte au sein duquel les individus ont adhéré au nazisme, et qu'il se base sur des déclarations individuelles afin de reconstruire l'état d'esprit de l'ensemble du peuple allemand. De la sorte, il inscrit la culpabilité allemande en dehors de son contexte historique, et même du temps, laissant penser que cinquante ans d'histoire n'ont à peu près rien changé.

Un autre historien, Christopher R. Browning, concède à Goldhagen que l'antisémitisme au sein de la société allemande a souvent été négligé pour expliquer la persécution des Juifs et l'holocauste en Allemagne<sup>64</sup>. Toutefois, il est en désaccord avec son argument quant aux motivations qui ont conduit les *Allemands ordinaires* à participer aux boycotts, aux persécutions et au génocide des Juifs.

Dans un article intitulé *Simply a bad book*, un autre historien, Eberhard Jäckel, fait état de son incompréhension de l'attention portée par les médias à l'ouvrage de Goldhagen qui selon lui est bourré de contradictions et d'interprétations fallacieuses. Toutefois, l'importance de la polémique soulevée par le livre *Les bourreaux volontaires de Hitler* ne réside pas tant dans la contribution de Goldhagen, que dans le questionnement intellectuel au milieu des années quatre-vingt-dix que

<sup>63</sup> Jürgen Habermas, « Goldhagen and the Public Use of History : Why a Democracy Prize for Daniel Goldhagen », dans Robert R. Shandley, dir., *Unwilling Germans? The Goldhagen Debate*, Minneapolis and London, University of Minnesota Press, 1998, p.271-272.

<sup>64</sup> Christopher R. Browning, « Ordinary Men or Ordinary Germans », in *Unwilling Germans ? The Goldhagen Debate*, Minneapolis and London, University of Minnesota Press, 1998, p.55.

celui-ci a suscité à propos de l'identité et de la responsabilité allemande. Dans cette veine, Jürgen Habermas a même remercié Goldhagen, non pas pour ses positions idéologiques, mais pour sa contribution à faire resurgir ce débat<sup>65</sup>. Les critiques et les appuis à l'ouvrage de Goldhagen ont fait l'objet d'un collectif, *The Goldhagen debate*, en 1998, qui relate la querelle publique que son livre a suscitée.

## 2.2. L'holocauste et la politique étrangère allemande depuis 1998

C'est dans ce contexte que les élections du 27 septembre 1998 ont conduit les sociaux-démocrates au pouvoir et ont entraîné ceux-ci à former une coalition avec le Parti vert le 20 octobre. Tel qu'évoqué dans le premier chapitre, ce gouvernement composé de Joschka Fischer et Rudolf Scharping, ministre de la défense (SPD), ne tarda pas à adopter une politique interventionniste au niveau militaire et ce au nom de la responsabilité historique qui incombe à l'Allemagne.

L'analyse des discours de Joschka Fischer révèle qu'il y a effectivement un changement au niveau de l'utilisation de la mémoire, dont l'objectif serait de légitimer une politique étrangère davantage axée sur la résolution de conflits armés et sur le maintien de la paix en Europe. Ce changement réside dans le fait qu'après la Deuxième Guerre mondiale, les élites dirigeantes faisaient appel à la mémoire de l'holocauste pour sanctionner les anciens nazis, ainsi que légitimer et promouvoir l'antimilitarisme au niveau de la politique étrangère. Depuis 1990, une nouvelle facette de ce discours s'est développée en regard de l'utilisation de la mémoire. La responsabilité allemande à l'égard de l'holocauste a progressivement été utilisée dans les discours comme une obligation du peuple allemand d'intervenir en déployant une

---

<sup>65</sup> Jürgen Habermas. « Goldhagen and the Public Use of History... », dans *The Goldhagen Debate*, p.272.

force armée dans des zones de conflits lorsque les droits de l'homme sont menacés comme à Srebrenica en 1995.

### *L'holocauste à travers les discours*

La coalition du Parti social-démocrate et du Parti vert était divisée face à l'instrumentalisation de la mémoire. Comme nous l'avons vu dans le premier chapitre, les références à l'holocauste ont été nombreuses dans les discours de Joschka Fischer. Que ce soit lors de discours sur des conflits armés, sur les droits de l'homme ou la politique allemande à l'égard d'Israël, Fischer fait régulièrement mention des liens historiques qui unissent l'Allemagne à l'Israël et à la responsabilité allemande dans l'Holocauste :

Nous n'évoquerons jamais assez le souvenir du crime incommensurable que représentent l'assassinat et l'expulsion des juifs par les nazis. Non seulement en raison de la responsabilité morale et historique qu'assume notre pays dans ce crime contre l'humanité mais aussi et surtout parce que c'est notre propre souvenir que nous évoquons, le souvenir de notre 'Nous' collectif qu'Hitler et ses crimes ont amputé pour toujours. (...) En expulsant et en assassinant les juifs allemands, l'Allemagne a détruit de manière durable une partie essentielle de son identité culturelle, une blessure dont elle souffre encore aujourd'hui<sup>66</sup>.

Fischer reconnaît la responsabilité collective des crimes contre les Juifs. L'analyse de ses discours à l'égard d'Israël fait ressortir ce devoir de mémoire, mais également les positions de l'histoire critique. Cette position fait écho à celle du patriotisme constitutionnel de Habermas.

Il reste une importante division entre les positions politiques respectives de Gerhard Schröder et de Joschka Fischer. Max Otte et Jürgen Greve soulignent que Schröder n'a pas toujours dansé sur le même pied que le chef des verts quand vient le temps de tirer des leçons du passé : « In a talk show, Schröder declared (...) that the government would act with less emotional baggage and possibly become more

---

<sup>66</sup> Joschka Fischer. Discours 9 mars 2003.

‘German’ in the future »<sup>67</sup>. Alors que Fischer parle de l’*Europe des citoyens* et adhère à l’identité constitutionnelle défendue par Habermas, Schröder parle d’une politique plus allemande et débarrassée du poids du passé. C’est, entre autres, à ce niveau que se situe tout le paradoxe de ce que nomme Andrei S. Markovits la *crise identitaire de la gauche allemande*<sup>68</sup>.

\*

Enfin, la façon de percevoir l’identité allemande permet de comprendre des positions politiques et idéologiques du gouvernement des rouges et des verts. Toutefois, le fait de faire valoir une identité nationale plutôt que civile ou constitutionnelle constitue un choix électoral, c’est-à-dire qu’en revendiquant une identité nationale allemande, les socio-démocrates utilisent un discours plus nationaliste, en mesure de rallier leur électorat qui serait tenté par les politiques culturelles du CDU et du CSU, cela sans rompre complètement avec la tendance nationaliste traditionnelle du SPD. Tandis que l’Europe des citoyens promue par Fischer consolide la position pro-européaniste des verts allemands. Ceux-ci n’ont rien à gagner à agiter le drapeau allemand devant une base partisane fortement gagnée à l’Europe.

---

<sup>67</sup> Max Otte et Jürgen Greve. *op. cit.*, p.198.

<sup>68</sup> Andrei S. Markovits. « The identity crisis of the German left », *Dissent*, (été 1999), p.101.

Deux principales visions ont été confrontées dans le cadre de ce chapitre. L'une plaidant pour un renouveau du nationalisme allemand, l'autre pour la construction d'une identité post-nationale basée sur la Constitution. L'une à laquelle certains politiciens de la droite conservatrice ont adhéré, entre autres, pour défendre une plus grande implication du gouvernement dans le cadre de conflits extérieurs, que ce soit au sein de l'ONU ou de l'OTAN. L'autre, surtout défendue à gauche de l'échiquier politique jusqu'au milieu des années quatre-vingt-dix, tel que par le Parti vert. Ces deux visions ont des implications sociales, politiques et économiques. Toutefois, comme nous avons pu le constater, le Parti vert depuis 1995 n'est plus le parti pacifiste des années quatre-vingt. Fischer a défendu des positions plus interventionnistes, dans le cadre de conflits armés, notamment au Kosovo, en utilisant un discours sur la sécurité humanitaire.

## CONCLUSION

*Étudier la place du nazisme dans l'histoire allemande n'a rien d'une démarche neutre ou purement académique, car elle demeure hautement chargée d'implications politiques pour le présent.*  
Geoff Eley<sup>1</sup>

L'analyse constructiviste a permis de mettre en relief les facteurs identitaires, historiques et normatifs qui ont influencé la politique étrangère. C'est à ce niveau que des éléments de continuité, mais également de changements dans cette dernière, sont observables. Ces changements se sont manifestés à travers l'énoncé des politiques, des débats au sein de l'espace public et de la mémoire collective qui y sont intrinsèquement liés.

### **Facteurs influençant l'élaboration de la politique étrangère**

Dans le premier chapitre, l'analyse empirique de la politique étrangère allemande depuis la réunification a permis de démontrer que l'orientation de ces politiques est reliée à des facteurs tant régionaux, que nationaux et internationaux. Le contexte au sein duquel les gouvernements de coalition ont évolué, les normes et les valeurs des partis politiques alors au pouvoir, les luttes internes de ces partis, mais également le respect de la Constitution allemande sont tous des facteurs qui ont influencé la politique étrangère.

La Constitution de la République fédérale d'Allemagne, élaborée dans le contexte d'après-guerre, a fixé un cadre légal à l'élaboration des politiques. Les débats reliés à l'interprétation de cette Constitution après 1990 ont conduit, en 1994, la Cour constitutionnelle de Karlsruhe à se prononcer en faveur d'un assouplissement de la clause définissant la marge de manœuvre en vue des interventions de la *Bundeswehr*. Ce jugement a été initié par la coalition CDU et CSU de 1990 à 1998. Malgré d'importantes

---

<sup>1</sup> Geoff Eley, « Nazism, Politics, and Public Memory : Thoughts on West German Historikerstreit 1986-1987 », *Past and Present*, no. 121 (1988), pp.171-208.



divisions au sein des partis au pouvoir depuis les élections de 1998, la coalition SPD-Vert s'est engagée dans la poursuite de l'agenda multilatéraliste adopté par ses prédécesseurs. C'est dans le cadre de cette nouvelle légitimité constitutionnelle que le gouvernement s'impliqua dans le conflit au Kosovo en 1999 pour appuyer l'initiative américaine.

### **Continuité et rupture dans l'élaboration de la politique étrangère**

Les analyses comparatives et l'exposition des positions des gouvernements Kohl (1990-1998) et Schröder (1998-2003), dans le cadre de conflits armés, tendent à montrer une continuité de la politique étrangère depuis 1990. Elle s'est concrétisée par un agenda politique et interventionniste<sup>2</sup>, dont paradoxalement la coalition rouge-verte, composée d'une forte base issue de mouvements pacifistes, fut le vecteur.

Plusieurs, tel que Sebastian Harnisch et Hanns W. Maull traduisent cette continuité par une adaptation du gouvernement à la conjoncture depuis 1998 et le souci d'une politique multilatéraliste. Ils suggèrent que la politique étrangère allemande serait celle d'une « puissance civile » plus fidèle aux normes et valeurs défendues par la coalition. Tandis que d'autres, tel que Andrei S. Markovits, voient dans cette adaptation un changement normatif au sein des partis socio-démocrate et vert. Ce changement s'est opéré peu à peu depuis la réunification et plus particulièrement depuis les événements de Srebrenica chez les verts. L'une des conséquences directes de ce changement fut l'établissement d'un consensus élargi en faveur d'une politique interventionniste au niveau militaire au nom de la sécurité humaine et de la responsabilité allemande.

---

<sup>2</sup> Le mot interventionniste, dans ce contexte, fait référence à la promotion du recours à la force, à travers les discours de la coalition au pouvoir depuis 1998.

Dans le deuxième chapitre, les critères fréquemment invoqués dans les différentes analyses pour aborder la question de la continuité et de la rupture dans la formulation de la politique étrangère ont été présentés avec certaines réserves (Intervention au Kosovo, plus grande autonomie de la Bundeswehr, arrivée d'un gouvernement issu des partis de gauche, etc.), sans oublier l'interprétation des changements politiques depuis 1990 (normalisation, *Sonderweg* et intérêt national, etc.). Toutefois, ce mémoire propose qu'un critère plus significatif gagne à être développé, soit celui de la transformation du discours des verts au sein de l'espace public allemand. Cette transformation se situe au niveau des principes et des valeurs promus par le Parti vert durant les dix dernières années. Joschka Fischer a ainsi défendu deux thèmes fondamentaux et sensibles à la gauche allemande, soit la mémoire de l'Holocauste et le rejet du nationalisme ethnique, afin de légitimer une «militarisation» de la politique étrangère allemande. Le changement s'illustre au niveau de l'utilisation de la mémoire pour justifier des positions qui sont en rupture avec les traditions pacifiques défendues autrefois par le Parti vert. Le dernier chapitre tente de montrer comment ce changement de registre était intimement lié aux débats au sein de l'espace public allemand, en particulier en ce qui a trait à l'ensemble des institutions émettrices d'un discours sur l'histoire et la mémoire allemande.

### **Le nationalisme allemand, sa relation avec la mémoire allemande et la politique étrangère**

La présentation des débats historiographiques depuis le début des années quatre-vingt a permis de démontrer la portée des gestes politiques des gouvernants et leur influence sur la construction identitaire.

L'*Historikerstreit* a donné lieu à un questionnement de fond sur l'identité allemande et l'influence des repères historiques. Contrairement au ministre des Affaires étrangères et chef du Parti vert, Joschka Fischer, les chanceliers Helmut Kohl et Gerhard Schröder ont valorisé une conception de l'identité centrée sur la nation, entendue comme une entité culturelle, plutôt qu'une identité post-nationale ou constitutionnelle. La *querelle des historiens* est loin d'être terminée et ce même après 1989. Le débat déclenché par Goldhagen sur la responsabilité allemande a renforcé l'idée de la valorisation de cette identité post-nationale basée sur les valeurs constitutionnelle et sur la mémoire de l'Holocauste.

Selon Andrei S. Markovits et Simon Reich, la politique étrangère allemande est aujourd'hui en crise<sup>3</sup>. Ils expliquent que son objectif semble être de « remilitariser » et d'assumer un plus grand rôle au niveau militaire prévalant sur la mémoire collective.

### **L'avenir de la coalition SPD-Vert**

Finalement, cette recherche avance qu'une «remilitarisation» du discours de la politique étrangère s'est amorcée bien avant l'arrivée au pouvoir des rouges et des verts en Allemagne et avant l'intervention au Kosovo en 1999. Elle fut entérinée par le jugement de la Cour constitutionnelle de Karlsruhe en 1994 et par des représentants de la gauche allemande, Joschka Fischer et Jürgen Habermas.

L'analyse constructiviste a permis de démontrer que la politique étrangère allemande depuis 1990 est fortement influencée par l'histoire et la mémoire collective. Elle met en relief l'importance de l'identité en tant que variable. Malgré qu'une identité

---

<sup>3</sup> Andrei S. Markovits et Simon Reich, *The German Predicament. Memory and Power in the New Europe*, New York, Cornell University Press, 1997, p.4.

post-souveraine et qu'un pouvoir civil semblent encore un idéal non-atteint, il n'en demeure pas moins que ces perspectives permettent d'avancer des pistes de solutions à la montée de l'extrême-droite en Allemagne, dont la définition de l'identité est purement exclusive. Le patriotisme constitutionnel revendiqué par Habermas n'est peut-être pas un changement accepté de tous, il n'en demeure pas moins souhaitable.

## **BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE**

## Bibliographie sélective

### Sources premières

- Site officiel du Ministère fédéral des Affaires étrangères de la République fédérale d'Allemagne.  
 « Discours et entrevues de Joschka Fischer », <[http://www.auswaertiges-amt.de/www/fr/aamt/index\\_html](http://www.auswaertiges-amt.de/www/fr/aamt/index_html)>. [chemin : Ministre fédéral des Affaires étrangères / Discours choisis]. Dernière consultation le 15 mars 2005.
- Nombre de discours de Joschka Fischer : 75
  - Nombre d'entrevues avec Joschka Fischer : 26

### Articles

- Banchoff, Thomas, « German Identity and European Integration », *European Journal of International Relations*, Vol.5, no.3 (1999), p.259-289.
- Bartov, Omer, « Time Present and Time Past : The Historikerstreit and German Reunification », *New German Critique*, no.55 (hiver, 1992), p.173-190.
- Berger, Stefan, « Historians and Nation-Building in Germany after Reunification », *Past and Present*, no.148 (août., 1995), p.187-222.
- Brzoska, Michael, « New Wars Discourse in Germany », *Journal of Peace Research*, Vol.41, no.1 (2004), p.107-117.
- Colombier, Christina, « Les Verts dans le gouvernement de Schröder 1998-2002 : carton rouge ou feu vert pour les vert », dans Pierre Koenig, dir., *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, Tome 34 , no.4 (octobre-décembre 2002), p.445-460.
- Devant l'histoire : Les documents de la controverse sur la singularité de l'extermination des Juifs par le nazi*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1988. 353p.
- Ehrhart, Hans-Georg, « Paris et Bonn / Berlin après l'alternance : continuité ou renouvellement? », *Politique étrangère*, no.1 (printemps 1999), p. 79-89.
- Eilders, Christiane et Albrecht Lüter, « Research Note : Germany at War. Competing Framing Strategies in German Public Discourse », *European Journal of Communication*, Vol.15, no.3 (2000), p.415-428.
- Eley, Geoff, « Nazism, Politics and the Image of the Past : Thoughts on the West German Historikerstreit 1986-1987 », *Past and Present*, no.121 (novembre 1988), p.171-208.
- Gauzy, Florence, « La Bundeswehr en crise 1990-2000 », dans Paul Létourneau, dir. *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, Tome 32, no.4 (octobre-décembre 2000), p.545-557.
- Heuser, Beatrice, « Museums, Identity and Warring Historians-Observations on the History in Germany », *The Historical Journal*, Vol.33, no.2 (juin 1990), p.417-440.

- Hines, Eric H., « The European Parliament and the Europeanization of Green Parties », *Cultural Dynamics*, Vol.15, no.3 (2003), p.307-325.
- Hyde-Price, Adrien, « Germany and 11 September », *PSA Conference*, Leicester, Université de Leicester (mars 2003), 2p.
- Klotz, Audie et Cecelia Lynch, « Le constructivisme dans la théorie des relations internationales », *Critique internationales*, no.2 (hiver 1999), p.51-62.
- Kolboom, Ingo, « France, Allemagne, Pologne : Un triangle pour l'Europe ? », dans Paul Létourneau, dir. *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, Tome 32, no.4 (octobre-décembre 2000), p.565-575.
- Lemay, Benoit et Paul Létourneau, « De Bonn à Berlin, sur le chemin de l'affirmation nationale », dans Paul Létourneau, dir. *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, Tome 32, no.4 (octobre-décembre 2000), p.625-645.
- Létourneau, Paul, « La politique étrangère allemande: style nouveau et fidélité au multilatéralisme », *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, Tome 31, no.2 (avril-juin 1999), p.333-345.
- Markovits, Andrei S., « The identity crisis of the German left », *Dissent*, (été 1999), p.101-103.
- Meiers, Franz-Josef, « La politique allemande de sécurité et de défense à la croisée des chemins », *Politique étrangère*, no.1 (printemps 2000), p.47-65.
- Mertes, Michael, « Berliner Republik », *Politique étrangère*, no.1 (printemps 1999), p.63-77.  
 ———. « Les questions allemandes au XX<sup>e</sup> siècle : identité, démocratie, équilibre européen », *Politique étrangère*, no.3-4 (automne-hiver 2000), p.799-813.
- Morel, Olivier, « Un douloureux rapport au passé : Lieux de mémoire, version allemande », *Le Monde diplomatique*, (mars 2002), p.35.
- Nolan, Mary, « The Historikerstreit and Social History », *New German Critique*, no.44 (printemps-été 1988), p.51-80.
- Romer, Jean-Cristophe, « La Russie et l'Allemagne de Eltsine à Poutine », dans Paul Létourneau, dir. *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, Tome 32, no.4 (octobre-décembre 2000), p.609-623.
- Schwartz, Donald, « Who will tell them after we're gone ?: Reflections on teaching the Holocaust », *History Teacher*, Vol. 23, no. 2 (février 1990), p.95-110.
- Stark Hans, « De Bonn à Berlin. D'une politique étrangère à l'autre ? », *Politique étrangère*, no.3 (automne 1999), p.519-532.  
 ———. « La politique étrangère de la nouvelle Allemagne », *Les Cahiers de l'IFRI*, Paris, (2000), 153 p.
- Torpey, John, « Habermas and the Historians », *New German Critique*, Special Issue on the Historikerstreit, no.44 (printemps-été, 1988), p.5-24.

Verrier, Michel, « Traditions séculaires et nouveaux objectifs stratégiques : L'Allemagne s'active au Proche-Orient », *Le Monde diplomatique*, (juillet 2002), p.4.

### Monographies

Bark, Dennis L. et David R. Gress, *Histoire de l'Allemagne depuis 1945*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1992, 1503 p.

Blickle, Peter, *Heimat : A Critical Theory of the German Idea of Homeland*, New York, Rochester, 2002, 186 p.

Braudel, Fernand, *Écrits sur l'histoire*, Paris, Flammarion, 1969, 314 p.

Browning, Christopher R., *Politique nazie, travailleurs juifs, bourreaux allemands*, Paris, Les belles lettres, 2002, 278 p.

Carroué, Laurent et Bruno Odent, « Un vide identitaire », dans *Allemagne : État d'alerte*, Paris, L'Harmattan, 1994, p.129-146.

Erb, Scott, *German Foreign Policy*, London, Lynne Rienner Publishers, 2003, 261 p.

Finkelstein, Norman G., *L'Allemagne en procès : La thèse de Goldhagen et la vérité historique*, Paris, Albin Michel, 1999, 185 p.

Frankland, E. Gene et Donald Schoonmaker, *Between Protest and Power*, San Francisco, Westview Press, 1992, 257 p.

Goldhagen, Daniel Jonah, *Les bourreaux volontaires de Hitler: Les Allemands ordinaires et l'holocauste*, Paris, Éditions du Seuil, 1997, 580 p.

Gutjahr, Lothar, *German Foreign and Defence Policy after Unification*, London & New York, Pinter Publishers, 1994, 258 p.

Habermas, Jürgen, *L'intégration républicaine. Essais de théorie politique*, Paris, Fayard, 1998, 396 p.

\_\_\_\_\_. « Which History can we learn from? », dans *A Berlin Republic : Writings on Germany*, University of Nebraska Press, 1997, p.161-181.

Hall, Rodney Bruce, *National Collective Identity : Social Constructs and International Systems*, New York, Columbia University Press, 1999, 397 p.

Huelshoff, Michael G., Andrei S. Markovits et Simon Reich, *From Bundesrepublik to Deutschland. German Politics after Unification*, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 1993, 396 p.

Hülsberg, Werner, *The German Greens : A Social and Political Profile*, New York & London, Verso, 1988, 257 p.



- Husson, Édouard, *Comprendre Hitler et la Shoah: Les historiens de la République fédérale d'Allemagne et l'identité allemande depuis 1949*, Paris, Presses universitaires France, 2000, 306 p.
- Kershaw, Ian, *L'opinion allemande sous le nazisme: Bavière 1933-1945*, Paris, CNRS Éditions, 2002, 375 p.
- Kershaw, Ian, *Qu'est-ce que le nazisme ? Problèmes et perspectives d'interprétation*, Paris, Gallimard, 536 p.
- Maier, Charles S., *The Unmasterable Past: History, Holocaust, and German National Identity*, Cambridge & London, Harvard University Press, 1988, 227 p.
- Markovits, Andrei S. et Philip S. Gorski, *The German Left: Red Green and Beyond*, New York, Oxford University Press, 1993, 393 p.
- \_\_\_\_\_ et Simon Reich, *The German Predicament. Memory and Power in the New Europe*, New York, Cornell University Press, 1997, 248 p.
- McAdams, A. James, *Judging the Past in Unified Germany*, Cambridge, Cambridge University Press, 244 p.
- Michael Marrus, *L'holocauste dans l'histoire*, Paris, Flammarion, 336 p.
- Nathans, Eli, *The Politics of Citizenship in Germany: Ethnicity, Utility and Nationalism*, Oxford & New York, Berg, 2004, 294p.
- Otte, Max et Jürgen Greve, *A Rising middle Power? German Foreign Policy in Transformation, 1989-1999*, New York, St. Martin's Press, 2000, 324 p.
- Phillips, Ann L., *Power and Influence after the Cold War : Germany in East-Central Europe*, New York, Rowman & Littlefield Publishers, 2000, 217 p.
- Radice, Giles, *The New Germans*, Londres, Michael Joseph, 1995, 230 p.
- Reichel, Peter, *L'Allemagne et sa mémoire*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1998, 353 p.
- Tewes, Henning, *Germany, Civilian Power and the New Europe : Enlarging Nato and the European Union*, Hampshire, Palgrave, 2002, 251 p.
- Vidal, Dominique, *Les historiens allemands relisent la Shoah*, Paris, Éditions Complexes, 2002, p.237-273.
- Wiesenthal, Helmut, *Realism in green politics*, Manchester and New York, Manchester University Press, 1993, 230 p.
- Zehfuss, Maja, *Constructivism in International Relations. The Politics of Reality*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002, 289 p.

### Ouvrages collectifs

- Baring, Arnulf, dir., *Germany's New Position in Europe : Problems and Perspectives*, Oxford, Berg Publishers, 1994, 140 p.
- Geyer, Michael, dir., *The Power of Intellectuals in Contemporary Germany*, Chicago & London, The University of Chicago Press, 2001, 450 p.
- Harnisch, Sebastian et Hanns W. Maull, dir., *Germany as a Civilian Power? The foreign policy of the Berlin Republic*, Manchester & New York, Manchester University Press, 2001, 179p.
- Huelshoff, Michael G. et al., dir., *From Bundesrepublik to Deutschland: German Politics after Unification*, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 1993, 396 p.
- John, Barbara, « German Immigration Policy – Past, Present, and Future », dans *A New Germany in a New Europe*, New York, Routledge, 2000, p.43-48.
- Katzenstein, Peter, dir., *The Culture of National Security : Norms and Identity in World Politics*, New York, Columbia University Press, 1996, 562 p.
- Lang, Berel, *Writhing and the Holocaust*, New York & London, Holmes and Meier, 1988, 301 p.
- Lees, Charles, « The Red-Green Coalition », dans Stephen Padgett et al., dir., *Bundestagwahl '98. End of an Era?*, London, Frank Cass, 2000, p.174-194.
- Létourneau, Paul et Marie-Elisabeth Räkel, « Germany : To Be or Not to Be Normal ? », dans Philippe G. Le Prestre, dir. *Role Quests in the Post-Cold War Era*, Montréal & Kingston, McGill-Queen's University Press, 1997, p.111-130.
- \_\_\_\_\_ et Philippe Hébert, « NATO Enlargement : Germany's Euro-Atlantic Design », dans Charles-Philippe David et Jacques Lévesques, dir. *The Future of NATO : Enlargement, Russia, and European Security*, Montreal & Kingston, McGill – Queen's University Press, 1999, p.108-118.
- Macleod, Alex, Evelyne Dufault et F. Guillaume Dufour, *Relations internationales : Théories et concepts*, Montréal, Éditions Athéna, 2002, 339 p.
- Merkel, Peter H., dir., *The Federal Republic of Germany at Fifty : The End of a Century of Turmoil*, New York, New York University Press, 1999, 373 p.
- Rittberger, Volker, dir., *German Foreign Policy since Unification : Theories and Case Studies*, Manchester & New York, Manchester University Press, 2001, 385 p.
- Sassen, Saskia, « Beyond Sovereignty: De facto Transnationalism in Immigration Policy », dans Todd Herzog et Sander L. Gilman, dir., *A New Germany in a New Europe*, New York, Routledge, 2000, p.49-76.
- Shandley, Robert R. dir., *Unwilling Germans? The Goldhagen Debate*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1998, 295 p.

Walsersmith, Helmut, dir., *The Holocaust and other Genocides*, Nashville, Vanderbilt University Press, 2002, 261 p.

#### **Références Internet**

Torstendahl, Rolf, « Assessing professional developments. Historiography in a comparative perspective », *Présentation dans le cadre du 19<sup>ème</sup> congrès du Comité international des sciences historiques*, Oslo (16-13 août 2000), 24p.  
[www.oslo2000.uio.no/program/papers/s1/s1-intro-abstracts.pdf](http://www.oslo2000.uio.no/program/papers/s1/s1-intro-abstracts.pdf)